La Reine venue de l'Aube

Un conte inspiré de faits historiques et de légendes anciennes sur Anna Iaroslavna (surnommée Anne de Kiev)



Portrait de la reine de France Anne de Kiev (Anna Iaroslavna), couronnée à Reims en 1051.
© gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dans les brumes du Nord, un chef varègue nommé Hrœrekr (prononcer *Riourik* ou *Rurik*) rassemblait des hommes venus des fjords et des forêts. Ils descendaient les fleuves comme d'autres suivent les chemins. Poussés par le souffle d'Odin, leurs bateaux glissaient sur l'eau, baignant dans l'aura vaporeuse des Valkyries, linceul de givre et de silence. Les Varègues suivaient la grande route des fleuves, celle que l'empereur Constantin VII décrivit dans son *De Administrando Imperio (cf. notes pour en savoir plus à la fin de ce conte)* comme étant « *un chemin d'eau et de pierre reliant la Baltique à Constantinople* ».
Rurik commença par prendre Ladoga[1], aux alentours de 862. Puis vint le tour de Novgorod[2], située au sud de Ladoga, toujours sur la rivière Volkhov.
Selon la *Chronique des temps passés (cf. notes)*, Rurik se serait installé d'abord à Ladoga, avant de s'établir à Novgorod. Il imposa l'ordre, leva les tributs, protégea les routes pour favoriser le commerce.

1. Ladoga : site archéologique majeur, attesté comme centre varègue dès le VIIIe siècle.
2. Novgorod : ville slave préexistante, renforcée par les Varègues.

Aussi, selon la *Chronique des temps passés*[3] (dont la narration est sans doute simplifiée et idéalisée), il est dit : « *les Varègues furent appelés pour gouverner la Rus', et Oleg fit de Kiev la "mère de toutes les villes russes"* ». Les Slaves, pourtant plus nombreux, auraient donc vu en ces Varègues des guerriers redoutables mais aussi des arbitres possibles à leurs querelles incessantes, les laissant ainsi s'installer…
En 879, Hrœrekr laissa à sa mort un enfant nommé Igor[4] et un héritage fragile.
On raconte qu'après la mort de Rurik, son parent Oleg[5] prit en main la garde du jeune Igor et le destin de la Rus' en assurant la régence. Il ne resta pas longtemps dans les murs de Novgorod. Il avait l'œil tourné vers le sud, là où les fleuves s'ouvraient comme des routes menant vers des terres plus chaudes, plus riches, plus anciennes.
Oleg descendit vers le sud en suivant les rivières Volkhov et Lovat. Puis, grâce à des portages, il finit par rejoindre le fleuve Dniepr. Il s'empara de Kiev, alors tenue par Askold et Dir, et en fit la capitale de la Rus'.

Au printemps qui suivit la mort de Hrœrekr, lorsque les glaces du Nord se brisèrent en plaques flottantes, Oleg fit préparer les bateaux. Les Varègues avançaient, casqués de fer riveté, leurs tuniques de laine serrées par des ceintures de cuir où pendaient couteaux et bourses. Certains portaient des cottes de mailles fines, d'autres de simples broignes de cuir renforcé. Leurs manteaux, épinglés à l'épaule par des fibules d'argent, étaient doublés de fourrure pour affronter les vents du Nord. Les boucliers ronds qu'ils tenaient à la main, peints de couleurs sobres, portaient encore les traces des voyages sur les fleuves.
Les Varègues poussèrent les navires à l'eau. Le Volkhov, large et sombre, les emporta entre les forêts obscures encore gorgées d'hiver. Les rames frappaient l'eau avec un rythme lent et sûr. Dans la lumière du matin, la fumée des villages slaves apparaissait parfois sur les rives. Les habitants sortaient, silencieux, pour regarder passer ces hommes venus du Nord.
Le fleuve les mena jusqu'au lac Ilmen, vaste comme une mer intérieure. Au sud du lac, les rivières devenaient trop étroites, trop capricieuses. Alors les hommes tirèrent les bateaux sur la terre ferme, glissant les coques sur des rondins, halant les navires comme on traîne des carcasses de bois. C'était la partie la plus dure du voyage, mais chaque pas les rapprochait du grand fleuve du sud.
Enfin, après des jours de marche et de portage, ils atteignirent le Dniepr, voie royale descendant vers les steppes et la mer Noire.
Le Dniepr n'était pas un fleuve docile. Ses rapides rugissaient comme des bêtes sauvages. Les hommes devaient parfois descendre des bateaux, les tirer sur les rochers, éviter les tourbillons où tant de marchands avaient laissé leur vie. Les tribus des steppes guettaient aussi les voyageurs. Des flèches sifflaient parfois depuis les collines. Mais Oleg avançait, imperturbable, sûr de sa force.

3. Chronique des temps passés : rédigée vers 1110–1120, mélange histoire et légende (voir les notes pour en savoir plus à la fin de ce récit). La Chronique présente les Varègues comme appelés par les Slaves mais il s'agit probablement d'un récit idéologique.
4. Igor : figure historique attestée, mais sa filiation exacte est débattue.
5. Oleg : régent historique, mais son lien familial avec Rurik est incertain.

Un matin, les collines de Kiev apparurent enfin, dorées par le soleil. La ville dominait le fleuve comme une forteresse naturelle. Elle était tenue par Askold et Dir, deux chefs qui s'étaient installés là sans l'aval de Rurik.
Oleg fit accoster ses bateaux et fit venir Askold et Dir sous prétexte d'une ambassade. Puis, devant les guerriers rassemblés, il révéla le jeune Igor et déclara : « *Vous n'êtes pas de la lignée de Rurik. Voici le fils de votre prince. C'est lui qui doit régner sur Kiev*. »
Askold et Dir furent aussitôt tués et Oleg prit la ville. Il planta son bouclier sur les portes de Kiev et déclara[6] : « *Que cette ville soit la mère de toutes les villes de la Rus'*. »
Ainsi, du Nord glacé de Ladoga jusqu'aux collines lumineuses de Kiev, le voyage d'Oleg devint le fil qui unit les terres slaves en un seul royaume.

La *Chronique des temps passés* indique également qu'Askold et Dir étaient des Varègues venus du Nord avec Rurik, mais non membres de sa lignée. Ils auraient quitté Novgorod pour descendre le Dniepr et se seraient installés à Kiev, alors un centre slave important. Ils sont donc présentés comme des chefs indépendants et non comme des princes légitimes de la dynastie de Rurik.
La chronique dit qu'ils ont pris le pouvoir à Kiev, ont gouverné la ville et les tribus locales, et ont mené des expéditions militaires, notamment une attaque contre Constantinople en 860[7], un événement historique attesté par les sources byzantines.
Lorsque Oleg descend vers le sud avec le jeune Igor, il considère Askold et Dir comme des usurpateurs. Leur mort marque symboliquement la fin d'un pouvoir varègue indépendant et le début de la domination de la lignée de Rurik sur Kiev.
À cette époque, on nommait la ville Кыѥвъ (Kiev ou Kyiv), la grande cité du Dniepr. On disait que Kiev avait été fondée bien avant les princes varègues, par un chef nommé Kyi[8], dont la mémoire se perdait dans les brumes des siècles, quelque part entre la légende et l'histoire.

Ainsi naquit la Rus', et ainsi commença la lignée qui mènerait, près de deux siècles plus tard, à Iaroslav le Sage, père de Anne de Kiev, l'une de mes ascendantes…

Pendant ce temps, une autre histoire se déroulait, loin des rives du Volkhov. Elle prenait naissance dans un royaume de lacs et de forêts, là où les eaux du Mälar reflètent le ciel comme un bouclier d'argent, et où les tertres funéraires se dressent tels des géants endormis. C'était la terre des Svear[9], le cœur ancien de la Suède.
Sur l'île de Munsö[10], au milieu des brumes nordiques, reposaient les premiers rois historiques du pays. Leurs tombes de pierre, couvertes de mousse et de silence, gardaient la mémoire de souverains dont les sagas chantaient encore les exploits. Parmi eux se tenait Björn Gamle[11] (Björn l'Ancien, vers 830–879), dont la sagesse égalait la force, et dont la lignée allait façonner le destin du Nord[3].

6. « Mère de toutes les villes de la Rus' » est une formule célèbre mais littéraire.
7. L'attaque de 860 contre Constantinople est attestée par les Byzantins.
8. Kyi : figure semi-légendaire, probablement un chef slave du haut Moyen Âge.
9. Svear : peuple scandinave du centre de la Suède, mentionné dans les sources franques et les sagas.
10. Munsö : site funéraire royal, associé à la dynastie dite « de Munsö » (semi légendaire).
11. Björn Gamle : figure attestée dans les sagas, mais peu documentée historiquement.

De Björn naquit Éric le Victorieux[12], roi redouté, qui fit plier les Danois et affermit le pouvoir des Svear. On disait que son regard perçait les tempêtes, et que son nom seul suffisait à faire taire les querelles. Sous son règne, les dieux anciens murmuraient encore dans les forêts, mais déjà la croix s'avançait, portée par des missionnaires venus du Sud[13].
Son fils, Olof Skötkonung[14] (Olaf le Suédois), fut le premier roi chrétien de Suède. Il fit baptiser son peuple, frappa les premières monnaies du royaume, et ouvrit les portes du Nord aux royaumes d'Europe. Olof est le père d'Ingigerd[15], princesse de Suède, dont la beauté et la sagesse étaient louées dans toutes les cours scandinaves.
Ingigerd grandit entre les sagas des scaldes et les prières des moines, entre les rites anciens et la foi nouvelle. Elle connaissait les légendes des rois enterrés à Munsö, les récits des navigateurs qui franchissaient les mers glacées, et les chants qui racontaient les batailles d'Éric le Victorieux. Mais son destin ne se trouvait pas dans les fjords. Il l'attendait bien plus loin, au-delà de la Baltique, dans la grande cité de Kiev.

Lorsque Iaroslav le Sage demanda sa main[16], Ingigerd quitta la Suède en emportant avec elle les traditions et la mémoire de ses ancêtres. Et c'est ainsi que la lignée de Munsö, forgée dans les vents du Nord, vint se mêler à la lignée varègue de Rurik.

De l'union de Iaroslav le Sage et d'Ingigerd de Suède naquirent au moins huit enfants[17]. Ils étaient les héritiers de deux royaumes légendaires. Dans leurs veines coulaient les fleuves de la Rus' et les eaux du Mälar, les récits des Varègues et les sagas des Svear.
Anne de Kiev était la promesse d'un avenir où les lignées se croiseraient pour donner naissance à un nouveau chapitre du monde, jusqu'en France… A la fin de ce premier quart de Xie siècle[18], on raconte qu'Anne naquit un matin où le Dniepr brillait comme une lame d'argent. Dans sa patrie, on ne l'appelait pas Anne de Kiev mais Anna Iaroslavna (signifiant Anne, fille de Iaroslav)[19], car dans la Rus', ce n'était pas la ville ou le fief qui donnait un nom, mais le sang, la lignée, le père.
La Rus' de Kiev était alors un empire immense, né des fleuves et des routes de commerce, où les Varègues venus du Nord avaient rencontré les Slaves des forêts et les moines de Byzance[20]. De cette rencontre était né un peuple qu'on appelait les Rus', signifiant « les hommes des rivières », les « navigateurs »[21].
Au cœur de cet empire se dressait Kiev, plus grande que Paris et plus riche que bien des capitales d'Occident[22]. Ses marchés bruissaient de langues étrangères, ses églises étincelaient de mosaïques, et ses princes régnaient sur un territoire si vaste qu'il semblait toucher les confins du monde.

12. Éric le Victorieux : premier roi suédois historiquement attesté (fin Xe siècle).
13. Christianisation progressive de la Suède : attestée par les sources missionnaires.
14. Olof Skötkonung : premier roi chrétien de Suède (vers 995–1022).
15. Ingigerd : figure historique bien attestée, épouse de Iaroslav le Sage.
16. Le mariage Ingigerd–Iaroslav est confirmé par les sources scandinaves et slaves.
17. Les enfants de Iaroslav : 8 à 10 selon les sources, dont Anne, Élisabeth, Anastasia.
18. La date exacte de naissance d'Anne est inconnue (vers 1024–1032).
19. Iaroslavna : patronyme slave indiquant la filiation.
20. La Rus' est un espace hybride : scandinave, slave, byzantin.
21. L'étymologie de « Rus' » est encore débattue, mais l'hypothèse « hommes des rivières » est très ancienne et fort probable.
22. Kiev au XIe siècle était une grande métropole décrite comme telle par les voyageurs.



Représentation imaginaire de Kiev et du Dniepr – Image© créée par Sylveen S. Simon avec l'outil Microsoft Bing – 16/03/2026

Kiev se dressait au-dessus du Dniepr, ce fleuve immense qui portait les bateaux des Varègues comme une artère porte la vie. Sans lui, la ville n'aurait été qu'une forteresse parmi d'autres ; grâce à lui, elle devint le cœur battant de la Rus'.
Anne avait pour père Iaroslav le Sage (1019-1054), grand prince de Kiev[23], qui gouvernait avec la fermeté d'un guerrier et la sagesse d'un législateur. Il avait fait bâtir la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev[24], dont les coupoles dorées reflétaient la lumière du ciel. Sa mère, Ingigerd de Suède, fille d'un roi scandinave, apportait au palais la force des reines du Nord et la dignité des sagas anciennes.

23. Dans la Rus' de Kiev, le titre suprême n'était pas "roi", mais князь (Kniaz) signifiant prince. Le titre великий князь (Velikii Kniaz) correspond à grand-prince, exactement ce que nous appelons un roi en Occident.
24. Sainte-Sophie de Kiev : construite vers 1037, chef-d'œuvre de l'art rus' et byzantin.

Dans ce foyer où se mêlaient les chants traditionnels, les récits vikings et les lois byzantines, Anne grandit avec l'esprit ouvert sur le monde. Elle apprit à lire les lettres slaves, à compter, à écouter les ambassadeurs, à comprendre les alliances[25]. Elle aimait les manuscrits plus que les bijoux, et passait des heures à contempler un évangéliaire venu de Byzance, écrit en glagolitique et en cyrillique[26]. La légende dit qu'elle le gardera près de son lit toute sa vie…

Un jour de l'année 1050, des messagers venus de très loin franchirent les portes de Kiev. Ils portaient les couleurs du royaume de France. Leur roi, Henri Ier, veuf et sans héritier[27], cherchait une épouse de haut rang qui ne soit pas une cousine trop proche, ni l'objet de querelles de ses seigneurs[1]. Iaroslav sourit en songeant aux mariages particulièrement remarquables de ses enfants, ce qui lui vaudra le surnom de *beau-père de l'Europe*[28].
Ingigerd avait senti que quelque chose changeait autour d'elle. Les messagers allaient et venaient plus souvent qu'à l'accoutumée, les boyards[29] se réunissaient à voix basse, et Iaroslav lui-même semblait plus grave, plus absorbé. Elle n'était pas naïve : elle avait grandi dans une cour royale ; elle savait reconnaître les signes d'une négociation en cours. Un soir, alors que la neige commençait à tomber sur les toits de Kiev, son mari lui annonça enfin ce qu'elle pressentait depuis des semaines : le roi de France demandait la main de leur fille Anne[30].
Ingigerd resta silencieuse un long moment. Elle savait ce que cela signifiait : un mariage royal n'était pas une union intime, mais un pont entre deux mondes. Et celui-ci était immense !
La France était loin, si loin qu'aucune femme de leur lignée n'avait jamais voyagé jusque-là[31]. Mais elle savait aussi que c'était un honneur, une chance rare, un signe éclatant de la puissance de la Rus'. Elle posa sa main sur celle de son mari et dit simplement : « *Elle sera prête*. »
Dès lors, elle se mit à préparer ce qu'un couple souverain offrait à sa fille lorsqu'elle s'apprêtait à quitter le monde qui l'avait vu naître pour rejoindre une autre cour royale[32].
Elle fit ouvrir les coffres où dormaient les objets transmis de génération en génération. Elle choisit une icône ancienne, celle que sa propre mère lui avait donnée lorsqu'elle avait quitté la Suède pour épouser Iaroslav. Elle fit appeler les brodeuses du palais et leur demanda de commencer la préparation d'un voile de lin blanc, bordé de fils d'argent et de soie bleue. Elle chercha dans ses coffrets personnels un talisman nordique, un petit soleil stylisé en métal qu'elle avait porté enfant, vestige discret de la foi de ses ancêtres[33].

25. L'éducation des princesses riourikides était souvent très soignée.
26. L'évangéliaire d'Anne est un manuscrit réel, conservé à Reims (dit « Évangéliaire de Reims »).
27. Henri Ier était veuf de Mathilde de Frise (morte en 1044) et sans héritier mâle, jusqu'à la naissance de Philippe en 1052.
28. Le surnom de « Beau-père de l'Europe » a été attribué par les historiens modernes, car ses filles épousèrent des rois de France, de Norvège et de Hongrie.
29. Les boyards sont de grands nobles de la Rus', des chefs de clans puissants, propriétaires de vastes domaines, et conseillers du grand prince.
30. La demande en mariage est attestée par les sources françaises et slaves, avec une date fort probablement située à la pentecôte de 1051.
31. Aucun précédent connu d'une princesse de la Rus' mariée aussi loin à l'Ouest.
32. Les objets transmis sont une reconstitution littéraire, mais cohérente avec les pratiques aristocratiques du XIe siècle. Les voiles brodés étaient des cadeaux nuptiaux fréquents dans les cours scandinaves et slaves.
33. Les talismans païens subsistaient encore dans les familles récemment christianisées.

Au fil des semaines, elle fit préparer plusieurs coffrets, dont le premier fait de bouleau clair, poli jusqu'à devenir presque soyeux. Les artisans avaient gravé sur le couvercle des motifs scandinaves, rappel de la terre natale d'Ingigerd. Les charnières de bronze, finement ouvragées, luisaient sous la flamme. Ingigerd caressa l'ouvrage puis l'ouvrit, révélant un intérieur tapissé de lin bleu. Elle y déposa l'icône et le talisman, ainsi qu'un écrit de sa main à l'intention de sa fille indiquant : « *Partout où tu iras, tu porteras la lumière de Kiev. Où que tu sois, je serai près de toi par la pensée*. »
Chaque jour, les femmes de la famille venaient pour broder ensemble le voile de lin blanc, long et léger, ajoutant des oiseaux, des fleurs et des symboles protecteurs[34]. Chaque motif était comme une prière silencieuse, une pensée pour sa fille. Ainsi, chaque fois que Anne le porterait, elle sentirait leurs mains posées sur ses épaules et toute la bienveillance de sa famille.
Un second coffret, plus grand, en tilleul teinté de brun, portait des renforts d'argent aux angles, gravés de motifs byzantins. Son intérieur était doublé de feutre rouge. Iaroslav, son père, s'en approcha. Il souleva le couvercle avec une lenteur solennelle. Au centre, il déposa un reliquaire d'or finement ciselé, contenant un minuscule fragment des reliques de Saint Clément de Rome, un saint vénéré à Kiev depuis que les missionnaires byzantins avaient apporté ses ossements[35]. Il y ajouta un parchemin sur lequel il écrivit : « *Que ce saint te protège là où je ne pourrai plus veiller sur toi.* »
À côté du reliquaire, il déposa l'Évangéliaire[36] que Anne appréciait tant, relié de cuir brun et fermé par des fermoirs d'argent. Les lettres slavonnes, tracées à l'encre rouge et noire, semblaient vibrer sous la lumière.
Plus loin, soigneusement alignés, d'autres coffrets renfermaient des bracelets d'argent, un collier de perles, et une croix d'or incrustée de grenats[37].

Mais l'hiver fut rude, et Ingigerd, affaiblie depuis quelques mois, tomba gravement malade. Les médecins du palais ne purent rien faire pour la sauver. Elle mourut avant la fin de l'année, avant même que l'ambassade française n'arrive et que la date de départ d'Anne ne soit fixée à la fin de l'automne 1050[38]. Elle n'eut pas le temps de lui remettre elle-même les objets qu'elle avait choisis et préparés. Mais elle avait laissé des instructions précises aux servantes qui l'accompagneraient ainsi qu'à son époux. Iaroslav les suivit avec une fidélité presque douloureuse.

Lorsque le mariage fut officiellement conclu, Iaroslav fit venir Anne dans la chambre où sa mère avait passé ses derniers jours. Sur une table, les coffrets qu'elle avait fait préparer attendaient. Tout était là, exactement comme Ingigerd l'avait voulu. « *Ta mère et moi avons préparé cela pour toi* », dit-il d'une voix qui tremblait légèrement malgré sa stature de prince. Anne sentit ses yeux se remplir, non pas de larmes bruyantes, mais de cette douleur silencieuse qui serre la gorge et brûle la poitrine.

34. Les broderies symboliques sont attestées dans les tombes féminines de la Rus'.
35. Le culte de saint Clément est bien attesté à Kiev (reliques apportées par Cyrille et Méthode).
36. L'Évangéliaire d'Anne existe réellement : conservé à Reims, manuscrit du XIe siècle.
37. Les bijoux décrits correspondent aux découvertes archéologiques de la Rus' kiévienne.
38. Ingigerd est morte en 1050, ce qui est historiquement exact.

Anne resta longtemps devant les coffrets ouverts, respirant l'odeur du lin, du cuir, du bois clair. Elle imagina les mains de sa mère posant chaque objet, choisissant chaque détail, pensant à elle dans un avenir qu'elle ne verrait pas. Et dans ce moment suspendu, Anne sentit que son départ serait à la fois un arrachement et une métamorphose. Elle partirait avec tout ce que sa famille lui avait laissé : des objets qui seraient sa mémoire, mais aussi une force et une douceur particulière, la bénédiction de son père, la continuité de sa foi, et un lien invisible entre elle et la terre qu'elle quittait. Lorsqu'elle referma les coffrets, elle savait qu'elle emportait avec elle des trésors familiaux, mais aussi l'amour d'une mère qui avait su, avant de mourir, préparer pour elle son chemin vers un autre royaume.
Ce ne fut pas le roi Henri qui vint chercher Anne mais une impressionnante ambassade envoyée de France[39], comme on envoie un hommage à un empereur. À sa tête, un grand seigneur franc, drapé dans un lourd manteau, portait les lettres scellées du roi. À ses côtés marchait un évêque, chargé de veiller à la pureté du mariage. Derrière eux, des chevaliers, des interprètes, des hommes d'armes, des servantes. Ils avaient traversé des royaumes entiers pour atteindre Kiev, et leur arrivée fit murmurer les boyards : jamais on n'avait vu pareille délégation venue de si loin !
Anne avait accepté ce mariage, non par ambition, mais parce qu'elle savait que son destin l'appelait au-delà des plaines de la Rus'. Elle avait été élevée dans ce sens. Au XIe siècle, les mariages princiers étaient des décisions politiques négociées entre souverains, pour sceller des alliances et renforcer le prestige des dynasties[40]. Anne, comme ses sœurs Anastasia (devenue reine de Hongrie) et Élisabeth (reine de Norvège), a été mariée dans le cadre d'une stratégie diplomatique de son père Iaroslav. Elle n'avait pas le droit de dire non. Aucune princesse européenne de son rang ne l'avait…
Alors que les brumes du Dniepr se levaient lentement, les portes de Kiev s'ouvrirent devant une procession telle que nul boyard n'en avait jamais vue. Les gardes se redressèrent, les marchands interrompirent leurs cris, et les femmes se regroupèrent en voyant s'avancer cette délégation venue de l'extrémité du monde occidental.
A la tête de l'ambassade chevauchait Gautier de Meaux, évêque et grand seigneur franc[41], drapé dans un manteau de laine sombre bordé de broderies fines. Les housses des chevaux étaient de drap bleu profond, couleur rare et coûteuse, et les étendards portés par les chevaliers étaient unis, frappés seulement d'une croix simple, symbole chrétien et signe de leur mission diplomatique. Le vent glacé venu du nord faisait claquer ces bannières sobres, dont la simplicité contrastait avec la richesse des étoffes slaves.
Derrière Gautier marchaient des chevaliers capétiens aux casques étincelants, suivis d'interprètes, de scribes, de serviteurs et d'hommes d'armes. Leur allure imposante fit murmurer les boyards rassemblés sur les marches du palais.
- *Jamais ambassade venue de si loin n'a franchi nos portes*. *Ils viennent du bout du monde et pourtant, ils marchent comme s'ils étaient chez eux*, murmura Ostromir[42].

39. L'ambassade française est attestée par les sources slaves qui insistent sur son caractère prestigieux. Les historiens supposent une délégation importante, car le mariage était exceptionnel. Différents noms ont été cités et repris par la suite.
40. Les mariages royaux étaient entièrement politiques, aucune dame de haut rang n'avait le droit de refuser. Anastasia épousa André Ier de Hongrie ; Élisabeth épousa Harald III de Norvège.
41. La présence de l'évêque Gautier de Meaux est fort probable. Tout mariage royal impliquait un représentant ecclésiastique et la présence de Gautier est citée par les historiens.
42. Ostromir est un boyard important de Novgorod. Il est connu pour avoir commandé l'Évangéliaire d'Ostromir (1056–1057), un manuscrit majeur et il est décrit comme actif sous le règne d'Iziaslav, fils de Iaroslav.



Représentation imaginaire de l'arrivée de l'ambassade du roi de France à Kiev en 1050 – Image© créée par Sylveen S. Simon avec l'outil Microsoft Bing – 16/03/2026

Lorsque Gautier de Meaux s'inclina devant le grand-prince Iaroslav le Sage, un silence solennel tomba sur la cour. Il présenta les lettres scellées du roi Henri Ier, puis fit signe à ses hommes d'approcher. Alors, les coffres furent ouverts. Les Francs avaient apporté des présents dignes de l'événement : des étoffes de Reims et de Sens, des brocarts tissés d'or, un calice d'argent fin, et surtout une croix-reliquaire occidentale, contenant un fragment d'os d'un saint latin. Les boyards observèrent avec un respect mêlé de curiosité. Ils n'avaient jamais vu un travail d'orfèvrerie aussi différent de celui de Byzance.

Sur un signe de Iaroslav, les serviteurs apportèrent les trésors préparés pour l'ambassade. D'abord vinrent les fourrures de zibeline noire, de renard blanc, de martre soyeuse, et de castor des rivières du nord. Gautier de Meaux effleura du bout des doigts une peau de zibeline et murmura : « *Magnifique ! Voilà de quoi vêtir un roi pour l'hiver et un saint pour l'éternité* ». Puis on apporta les coffrets en bouleau clair, en tilleul teinté, gravés de motifs scandinaves et byzantins, aux charnières de bronze finement ouvragées.

À l'intérieur, les Francs découvrirent des bracelets d'argent ciselés, un collier de perles venu de la mer Caspienne, une croix d'or incrustée de grenats, des fibules représentant des bêtes mythiques. Les dames de la cour de Kiev échangèrent des regards fiers.
Enfin, les prêtres de Sainte-Sophie apportèrent les présents les plus sacrés : une icône ancienne de la Mère de Dieu, un encensoir d'argent venu de Chersonèse, et un coffret contenant un fragment des reliques de saint Clément de Rome, vénéré à Kiev. Gautier de Meaux, ému, s'inclina profondément.
- *Jamais ambassade de France n'a reçu pareils trésors*.
Iaroslav le Sage, assis sur son trône de bois sculpté, observa l'évêque avec un calme souverain.
- *Dites à votre roi, Henri de France, que ma fille Anne ne vient pas vers lui comme une simple épouse. Elle sera le pont entre nos deux mondes. Ces présents sont les symboles de cette alliance.*
Les boyards acquiescèrent. Ils savaient que ce mariage était un acte politique, un geste de prestige, un lien entre l'Orient et l'Occident.
Les chevaliers capétiens, impressionnés, chuchotaient entre eux : « *Jamais nous n'avons vu pareille richesse*. *On dirait Byzance elle-même*. »
- *Non… ceci est Kiev*, leur répondit Gautier de Meaux, le regard grave. Il avait compris que la princesse qu'il venait chercher n'était pas une simple jeune fille de sang royal. Elle était l'héritière d'un monde immense, d'une culture brillante, d'une foi profonde.
Et la France, en l'accueillant, recevrait bien plus qu'une reine, elle recevrait un fragment de l'Aube.

Avant son départ, Anne rassembla toutes ses affaires et tous les présents qu'elle avait reçus de sa famille et de son peuple, fragments de son monde, de sa mémoire et de son identité. La veille du voyage, le palais de Kiev baignait dans une lumière douce, presque irréelle. Quelques lampes à huile brûlaient et l'air sentait le bois chauffé, la cire et le lin.
Anne regardait tous ces objets sans oser les toucher, comme si chacun d'eux contenait un souffle, une voix, un souvenir prêt à s'évanouir si elle n'y prenait garde. Elle ferma les yeux et sentit la main de sa mère se poser sur sa joue, et celle de son père sur son épaule. Aucun mot ne pouvait exprimer ce qu'elle éprouvait. Elle savait qu'en emportant ces coffrets, elle emportait Kiev elle-même, ses racines, ses saints, ses ancêtres, ses prières. Et lorsque, des semaines plus tard, dans une chambre de pierre située en France, elle ouvrirait ces coffrets, l'odeur du lin, du bois clair et du cuir lui rendrait pour un instant la chaleur de sa maison perdue.
Elle savait en la quittant qu'elle ne reverrait jamais sa patrie.
Le voyage fut long. Très long… environ cinq mois[43]. De Kiev à Senlis, l'ambassade royale avançait comme un lent serpent de fer et de soie, glissant sur les fleuves, s'arrêtant dans les cours des rois, franchissant les forêts, les plaines et les montagnes. Parfois, la neige bloquait la route. Parfois, un prince germanique retenait l'ambassade pour un banquet ou une négociation[44].

43. Il est très probable que Anne ne soit jamais retournée en Rus' après son départ car le voyage était très long. Les historiens l'estiment entre 4 à 6 mois selon les routes empruntées.
44. Les ambassades médiévales étaient souvent ralenties par les négociations, les fêtes diplomatiques et les conditions climatiques.

Ainsi, de l'aube de la Rus' jusqu'aux brumes de la France, Anne mit près d'un demi-année à rejoindre le royaume où l'attendait son destin. Quand elle aperçut enfin les tours de Senlis[45], elle avait traversé un continent entier.



Représentation imaginaire de l'arrivée de Anne de Kiev à Senlis en vue de son mariage avec Henri I – Image© créée par Sylveen S. Simon avec l'outil Microsoft Bing – 16/03/2026

Quand Anne arriva en France, on la regarda comme une apparition : une princesse de l'Est, instruite, pieuse, mystérieuse, et d'une troublante beauté héritée de ses parents[46]. Ses yeux bleus, son teint clair et ses longs cheveux blonds émerveillèrent la cour.
Henri l'épousa en mai 1051 et elle devint reine de France[47].

45. Senlis est attestée comme lieu de résidence royale d'Henri Ier et comme lieu où Anne apparaît dans les chartes.
46. Les chroniqueurs français décrivent Anne comme « très belle » et « très sage ». Les traits physiques attribués à Anne sont traditionnels mais non attestés : aucune description contemporaine précise n'existe.
47. Le mariage d'Anne et Henri Ier eut lieu le 19 mai 1051, probablement à Reims ou à Senlis (les sources divergent légèrement sur ce point).



Représentation imaginaire du mariage de Anne de Kiev à Senlis avec Henri Ier – Image© créée par Sylveen S. Simon avec l'outil Google Gemini – 23/03/2026

Le royaume des Francs était encore très rustre comparé au raffinement de Kiev[48]. Ainsi, Anne apporta beaucoup de rayonnement à la cour capétienne. Elle apprit le latin. Elle signait parfois en cyrillique, ce qui intriguait les seigneurs[49]. Elle priait selon le rite byzantin, ce qui étonnait les prêtres[50]. En 1052, elle donna naissance à son premier fils et lui donna un prénom grec jamais porté par un Capétien : Philippe[51]. Ce fut Anne qui imposa ce prénom.

Le printemps de 1052 baignait Senlis d'une douce lumière. Dans la chambre haute du palais, les cierges brûlaient encore, et l'air sentait le miel et la cire chaude. Anne, épuisée mais rayonnante, tenait contre elle son premier nouveau-né. Il avait les yeux sombres de son père, mais la peau claire et les traits fins des femmes de Kiev.

Henri entra, encore bouleversé par les cris et les prières qui avaient rempli la nuit. Il s'approcha du lit, hésitant comme un homme qui découvre un mystère.

- *C'est un fils*, murmura Anne, la voix tremblante d'émotion.

Henri sourit, un sourire rare, presque timide… *Un héritier… Dieu soit loué !*

48. Le contraste entre la Rus' et la France est attesté par les chroniqueurs : Kiev était plus grande et plus riche que Paris au XIe siècle.
49. Anne signe en cyrillique dans plusieurs chartes françaises conservées.
50. Anne pratiquait le rite byzantin : c'est attesté par les sources ecclésiastiques.
51. Philippe est le premier Capétien à porter un prénom grec. Les rois de France utilisaient alors des prénoms francs ou bibliques tels que Hugues, Robert, Henri, Louis, Lothaire, ou encore Charles. Le prénom Φίλιππος (Philippos) est alors très répandu dans le monde grec, porté par des saints orientaux, et utilisé dans les familles princières de la Rus' (christianisée par Byzance). Le prénom est présent dans les calendriers liturgiques slaves. Anne, élevée dans un environnement fortement byzantinisé, connaissait parfaitement ce prénom. Philippe est donc une rupture totale dans la tradition capétienne. Les historiens (Bautier, Christian Settipani, Georges Duby, Michel Rouche, etc.) soulignent que le choix du prénom ne peut pas venir d'Henri Ier et qu'il marque l'influence directe de la reine. Le choix du prénom a donc été un acte symbolique fort, à la fois un signe de prestige et un clin d'œil à Byzance. C'est aussi un marqueur de l'identité d'Anne reconnue comme ayant été une reine très active.

Anne baissa les yeux vers l'enfant. Depuis des mois, elle savait quel prénom elle voulait lui donner. Un prénom venu de sa terre, de sa foi, de la culture qui avait façonné son enfance. Un prénom que les Capétiens n'avaient jamais porté.
- *Je voudrais l'appeler Philippe*, dit-elle doucement.
Henri releva la tête, surpris… *Philippe ?*
Le mot sonnait étrangement dans sa bouche, comme un écho venu d'un autre monde.
Anne poursuivit, avec une assurance tranquille : *c'est un prénom grec, donné aux rois, aux saints, et aux sages. Un nom qui unit nos deux mondes.*
Henri la regarda longuement. Il savait qu'elle était instruite, qu'elle parlait plusieurs langues, qu'elle avait grandi dans une cour où l'on lisait les Évangiles en grec. Et il savait aussi qu'elle avait quitté Kiev pour lui, pour ce royaume rude et encore jeune. Alors il hocha la tête… *Ce sera Philippe, alors. Que Dieu le protège*.
Anne sourit.
Elle venait d'offrir à la France un héritier… et un prénom nouveau.

Un soir de l'an 1054, alors qu'elle lisait son évangéliaire à la lueur d'une chandelle, un messager entra. « Ma reine… une nouvelle des plus grave est arrivée de Kiev.
- *Parle*, dit Anne, la gorge soudain serrée.
Le messager reprit : « *Le grand-prince Iaroslav, votre père… est mort. Et déjà, vos frères se disputent la succession. Kiev est en tumulte.* »[52]
En effet, les boyards murmuraient déjà, comprenant que l'unité fragile de la Rus' allait se briser, chacun s'estimant héritier légitime. Le monde d'Anne sembla vaciller. Elle posa lentement le manuscrit, comme si ses mains ne lui obéissaient plus. Elle revoyait Sainte-Sophie, les mosaïques d'or, les rives du Dniepr. Tout cela lui semblait soudain si lointain qu'elle en avait mal au cœur. La Rus' qu'avait bâtie la dynastie de son père commençait déjà à se fragmenter, se brisant comme la glace du Dniepr au printemps, en une multitude de principautés rivales que ses frères se chamaillaient. Et elle, princesse de ce royaume, assistait à distance à sa lente dislocation en tant que reine d'un pays étranger. Elle savait que ses frères ne s'entendraient jamais. Tandis que Iziaslav prenait place sur le trône, son frère Sviatoslav observait en silence, attendant son heure, et leur autre frère Vsevolod comptait déjà ses alliés. La Rus' était encore unie en apparence pour quelques temps, mais Anne, depuis son palais de Senlis, avait compris que le royaume de son père se fissurait déjà. Et bientôt, les princes se disputeraient Kiev comme on se dispute un héritage bien trop lourd.
Anne resta immobile un instant puis fit signe au messager de se retirer. Autour d'elle, le monde s'était soudain figé. Elle avait quitté Kiev depuis trois ans, mais jamais elle n'avait cessé de sentir la présence de son père, comme une force lointaine mais constante. Apprendre sa mort depuis la France, dans une langue qui n'était pas la sienne, au milieu d'une cour qui ne connaissait ni son enfance ni ses racines, fut une douleur étrange, presque irréelle. Elle ne pourrait pas rentrer pour assister aux funérailles de son père. Le voyage aurait pris des mois et la reine de France ne pouvait pas disparaître ainsi. Son père serait enterré sans elle, sous les voûtes de Sainte-Sophie, entouré de ses fils, de ses boyards, de son peuple… mais pas de sa fille Anne désormais orpheline.

52. La mort de Iaroslav en 1054 est un fait historique majeur. La fragmentation de la Rus' de Kiev commence immédiatement après sa mort. Le morcellement en principautés est un phénomène historique bien documenté. Iziaslav, Sviatoslav et Vsevolod se disputèrent la succession.

Elle se retira dans sa chambre, ouvrit le coffret que son père lui avait donné avant son départ, et prit dans ses mains le reliquaire de Saint Clément. Le métal était froid, mais elle y chercha la chaleur d'un souvenir. Elle murmura une prière en slavon[53], la même que son père lui avait apprise lorsqu'elle était enfant. C'était tout ce qu'elle pouvait faire pour lui, à des milliers de kilomètres.

Les semaines suivantes, d'autres nouvelles arrivèrent, plus troublantes encore. On parlait d'une rupture entre Rome et Constantinople[54]. Anne avait grandi dans une Église qui chantait en grec et en slavon, qui vénérait les icônes, qui priait sous des coupoles d'or. Ici, en France, les prêtres parlaient latin, les églises étaient sombres, les rites différents. Jusqu'alors, elle avait pensé que ces différences n'étaient que des nuances d'une même foi. Mais voilà que les deux mondes se déchiraient officiellement.
Ainsi, la même année, Anne perdait son père et l'unité spirituelle qui avait donné sens à son éducation. Elle se retrouvait suspendue entre deux mondes qui s'éloignaient l'un de l'autre, incapable de rejoindre l'un, obligée de vivre dans l'autre. Le soir, elle allumait une lampe à huile devant l'icône de sa mère, et elle priait dans les deux traditions, comme pour empêcher la rupture de devenir totale[55]. Elle priait pour son père, pour Kiev, pour la France, pour son fils Philippe, qui grandirait dans un monde où les deux Églises ne se reconnaîtraient plus. Dans le silence de sa chambre, elle songeait que 1054 serait l'année où son passé et son présent cesseraient de se rejoindre, l'année où elle deviendrait vraiment seule, étrangère à tout sauf à sa propre mémoire. Pourtant, elle se redressa, essuya ses larmes, et referma doucement le coffret. Elle savait que ses parents auraient voulu qu'elle reste forte. Alors elle se promit de porter en elle, coûte que coûte, la lumière de Kiev, même si le monde entier s'écroulait autour d'elle.

Les nouvelles de Kiev arrivaient toujours avec lenteur jusqu'à Senlis, portées par des marchands, des pèlerins ou des messagers venus de l'Est qui arrivaient épuisés par des semaines de route[56]. Anne les écoutait avec une attention que nul autre à la cour ne comprenait vraiment. Depuis qu'elle vivait en France, elle avait appris à reconnaître les noms latins, les titres ecclésiastiques, les querelles théologiques qui agitaient Rome. Mais lorsqu'elle eut la confirmation que le patriarche de Constantinople et les légats du pape s'étaient excommuniés mutuellement, elle sentit quelque chose se briser en elle[57]. Depuis son enfance, elle avait entendu son père évoquer les tensions entre les Grecs et les Latins, les disputes sur les rites, les rivalités politiques. Mais jamais elle n'aurait imaginé que la chrétienté se déchirerait ainsi, officiellement, irrévocablement. Elle se souvenait des offices de Kiev, des chants graves qui résonnaient sous les coupoles dorées, des icônes que l'on embrassait avec ferveur.
Ici, en France, les églises étaient plus sombres, les prêtres plus sévères, la liturgie plus rigide. Pourtant, elle n'avait jamais pensé que ces différences puissent devenir un abîme.

53. Le slavon était la langue liturgique de la Rus'.
54. Le schisme de 1054 est contemporain de la mort de Iaroslav.
55. Anne a probablement continué à prier selon le rite byzantin.
56. Les communications entre Kiev et la France prenaient des mois.
57. L'excommunication mutuelle de 1054 est un fait historique.

Les nouvelles devinrent plus précises au fil des semaines. On disait que Rome accusait Constantinople d'orgueil, que Constantinople reprochait à Rome ses innovations. À la cour, on commentait l'affaire avec une distance presque indifférente : pour les Français, c'était une querelle lointaine, un conflit entre prélats. Mais pour Anne, c'était un déchirement intime. Elle se sentait comme suspendue entre deux foyers : l'un, celui de son enfance, désormais séparé de l'autre, celui où elle vivait et où grandirait son fils.

Chaque soir, lorsqu'elle priait dans sa chambre, elle continuait de poser devant elle l'icône que sa mère lui avait laissée. La flamme de la lampe à huile faisait danser les ombres sur le précieux objet. Anne murmurait les prières de Kiev, celles qu'elle n'avait jamais oubliées, puis celles qu'elle avait apprises en France. Deux langues, deux traditions, deux mondes.
Elle priait pour que son fils, un jour, puisse comprendre les deux.
Elle priait pour que la rupture ne soit pas définitive.
Mais tout au fond d'elle-même, elle savait que rien ne serait plus comme avant. Le schisme avait traversé l'Europe comme une déchirure, et elle en ressentait la douleur jusque dans son propre cœur. L'année 1054 déchira véritablement quelque chose au fond de ses entrailles…

Les années passèrent.
Fin 1057, Anne donna naissance à son deuxième fils, Hugues, qui deviendra comte de Vermandois.
Anne gardait le silence. Il y avait eu durant la tragique année 1054, deux ans après la naissance de Philippe, une grossesse brève, fragilisée par toutes les émotions vécues, et que seules ses femmes de chambre avaient connue. Un souffle de vie à peine venu, déjà reparti. Dans la chapelle, elle allumait parfois un cierge sans rien dire, les yeux perdus dans la flamme. Personne n'osait poser de questions au sujet de ce petit Robert. Au XIe siècle, tant d'enfants naissaient et mouraient sans laisser de trace que le silence était devenu une forme de pudeur. Mais lorsque Hugues naquit, vigoureux et criant à pleins poumons, Anne sentit une paix nouvelle l'envahir.
Elle remercia Dieu pour cet enfant bien vivant.
Hugues de Vermandois sera l'un des chefs de la Première Croisade. Après un premier retour en France, il repartira en Orient en 1100 où il sera blessé près de Nicée. Il trouvera la mort à Tarse (en Cilicie) en octobre 1101, à environ 44 ans[58].

Le temps continua inexorablement de filer…
La forêt d'Orléans étouffait sous la chaleur de ce mois d'août 1060. Les arbres, immobiles comme des sentinelles de pierre, retenaient leur souffle. À Vitry-aux-Loges[59], la résidence royale semblait flotter dans une lumière blanche, presque irréelle, comme si le monde lui-même hésitait entre l'été et l'éternité.
Henri Ier, roi des Francs, se tenait assis près d'une fenêtre ouverte.

58. Hugues de Vermandois est bien le 2ème de fils d'Anne. Certains textes ont parlé d'un enfant mort très jeune entre Philippe et lui qui se serait prénommé Robert, mais rien n'a été avéré par les historiens. La mort de Hugues à Tarse en 1101 est bien attestée par les chroniqueurs de la croisade.
59. Vitry-aux-Loges est attesté comme lieu de décès d'Henri Ier.

Depuis des semaines, une fatigue sourde pesait sur ses membres, une lourdeur qu'aucune prière, aucun remède, aucune chasse ne parvenait à dissiper. Les médecins avaient parlé de chaleur, de bile noire, de remèdes à administrer. Ils avaient préparé des décoctions, des poudres, des saignées[60]. Mais ce matin-là, quelque chose dans l'air avait changé.

Anna Iaroslavna, sa reine, se tenait à ses côtés. Elle avait senti, avant même qu'il ne parle, que le temps se resserrait autour de lui comme un anneau de fer. Elle posa sa main dans la sienne et Henri la serra faiblement, comme un homme qui s'accroche à son dernier pilier… *Anne*…, murmura-t-il. Sa voix n'était plus celle d'un roi fort qui vibrait de puissance, mais celle d'un homme fatigué qui regardait sa vie depuis le seuil de la nuit.

Un souffle chaud passa sur la pièce, soulevant les tentures comme une respiration d'animal invisible. Dehors, un oiseau lança un cri bref, puis le silence retomba, plus profond encore.

Henri sentit son cœur battre de travers, comme un tambour qui perd le rythme. Un vertige le prit. Le remède qu'on lui avait donné quelques instants plus tôt, trop fort, trop brutal peut-être, brûlait encore dans sa gorge. Il porta une main à sa poitrine et Anne se pencha vers lui, ses yeux clairs emplis d'une inquiétude qu'elle ne parvenait plus à cacher.

- *Остáнися со мнóю (Ostanisja so mnoju — « reste avec moi »)*, dit-elle doucement, dans la langue de Kiev qu'elle n'utilisait que dans les moments où son âme parlait plus fort que son rang[61].

Henri voulut répondre, mais les mots se brisèrent avant d'atteindre ses lèvres. Il sentit la chaleur quitter ses doigts, puis ses bras, puis son visage. Le monde devint flou, comme vu à travers un voile de givre. Dans un dernier effort, il put serrer légèrement la main d'Anne. Ce fut un geste minuscule, mais il contenait tout ce qu'il n'avait jamais su dire : la confiance, la gratitude, l'amour discret d'un roi pudique.

Puis son regard se fixa sur un point que nul ne pouvait voir. Son souffle se suspendit. Et dans le silence de la forêt, Henri Ier, roi des Francs, glissa hors du monde comme une barque quitte la rive.

En ce 4 août 1060[62], Henri mourut alors que Philippe, son fils aîné, n'avait pas encore huit ans. Anne resta immobile, tenant toujours sa main refroidie. Elle ne pleura pas. Les reines ne pleurent pas devant les hommes. Mais dans son cœur, les fleuves de la Rus' et les eaux du Mälar se mêlèrent aux fleuves de France en un même chagrin, profond comme la nuit.

Dehors, un vent léger se leva enfin, comme si la forêt elle-même venait d'apprendre qu'un roi venait de mourir et lui offrait de l'emmener paisiblement vers d'autres nuées.

Pendant que la France pleurait la mort de son roi, Anne fit élever à Senlis l'abbaye Saint-Vincent, un sanctuaire de pierre destiné à porter sa mémoire et à inscrire son propre nom dans l'histoire du royaume[63].

Anne devint régente du royaume de France, aux côtés de Baudouin de Flandre[64].

60. Les sources ne décrivent pas la maladie d'Henri, mais évoquent un affaiblissement progressif. Les remèdes médiévaux incluaient saignées, décoctions, purges, souvent dangereux.
61. Anne parlait slavon et probablement vieux norrois ; l'usage intime de sa langue natale est plausible.
62. La date du décès d'Henri Ier est le 4 août 1060, attestée par les chroniques. Philippe Ier avait environ 7 ans et demi au moment de la mort de son père.
63. L'abbaye Saint-Vincent de Senlis est historiquement fondée par Anne.
64. La régence fut effectivement exercée par Baudouin V de Flandre, avec Anne en position officielle.



Représentation imaginaire de Anne de Kiev tenant la main de son époux le roi Henri I pour l'accompagner jusqu'à son dernier souffle le 04 août 1060 au domaine royal de Vitry aux Loges – Image© créée par Sylveen S. Simon avec l'outil Microsoft Bing – 16/03/2026

À partir de cet instant, les récits ont divergé au fil des siècles et, même s'il est vrai que souvent le pouvoir a attiré les regards et les passions, je vais vous expliquer dans le détail l'importance des faits qui ont suivi. Vous retrouverez sur le sujet mes notes en fin d'ouvrage ainsi que les documents de référence qui ont pu être étudiés sérieusement.

Philippe a été sacré roi à Reims en 1059, à l'âge de sept ans et demi. Mais ce sacre n'était qu'une anticipation dynastique, une sécurité politique en quelque sorte. Le véritable pouvoir restait entre les mains de sa mère, Anne de Kiev et de son oncle, Baudouin V de Flandre, nommé régent. Anne et Baudouin tenaient donc fermement les rênes du royaume et, dans ce vide de pouvoir, les alliances se faisaient et se défaisaient.

Philippe était donc roi, mais pas encore gouvernant car trop jeune. Il n'exerça réellement le pouvoir qu'en 1066.
Entre 1061 et 1066, le royaume vivait dans un entre-deux politique des plus féroces et une véritable guerre se jouait entre les puissants du royaume qui flottait entre deux autorités. Et les seigneurs, comme des loups flairant une proie, complotaient dans l'ombre. C'est dans ce tumulte que naquit l'alliance dangereuse entre Anne et Raoul de Valois.
Pour les partisans de Philippe donc, qui firent courir les rumeurs, Raoul de Valois serait entré dans la vie de Anne comme un incendie renaît des cendres d'une forêt abandonnée trop jeune. Un seigneur puissant, audacieux… trop audacieux peut-être, qui osa aimer la reine… Et la reine l'aurait aimé en retour.

À ce jour donc, les historiens s'entendent sur le fait que Anne de Kiev ne s'est jamais remariée. Cela étant dit, certains chroniqueurs, mal informés ou malveillants, écrivirent plus tard qu'Anne et Raoul avaient "convolé". Le mot était trop fort ou mal utilisé et l'histoire inexacte. Ils n'avaient jamais été mariés. Mais leur proximité politique, dans un royaume instable, avait suffi à nourrir les rumeurs. Pendant longtemps, les historiens ont mal interprété la relation entre Anne de Kiev et Raoul de Crépy (Raoul III de Valois) car ils étaient extrêmement proches politiquement. Raoul était l'un des plus puissants seigneurs du royaume. Anne, devenue veuve, s'est retrouvée isolée. Ils ont formé un axe politique très fort. Raoul a été accusé d'adultère par ses ennemis, notamment par les partisans du roi Philippe Ier (le propre fils d'Anne) qui sans doute ne voulaient plus de sa régence. Ces accusations étaient politiques, pas factuelles.
Raoul a répudié sa femme pour se rapprocher d'Anne et ce geste a été interprété comme une volonté de l'épouser. Mais aucun mariage n'a eu lieu.
Certains chroniqueurs médiévaux ont utilisé un vocabulaire ambigu. Ils ont parlé de liaison, d'union, d'affection, de proximité… Et des historiens du XIXe siècle ont surtraduit cela en "convoler" … jusqu'au mot « scandale ».
Il y a donc bien un problème d'interprétation (cf. mes notes en fin d'ouvrage).

Les historiens modernes et les spécialistes actuels (Bautier, Duby, Settipani, Favier…) sont unanimes : Anne et Raoul ne se sont jamais mariés, ils n'ont jamais "convolé" dans le sens strict du terme. Aucun acte, aucune charte, aucune source fiable ne l'atteste. Ils ont été politiquement très proches et ont peut-être été intimes, mais rien ne le prouve. Leur alliance a été perçue comme une menace par le jeune Philippe Ier et ses partisans, d'où les accusations d'adultère et les récits déformés. Les anciens auteurs ont pris une rumeur politique pour un fait. Ils ont interprété une proximité comme un mariage et utilisé un vocabulaire trop fort, que les historiens du XIXe siècle ont repris avec toutes ses erreurs.
Aujourd'hui, on sait que Anne et Raoul étaient proches et que, peut-être, ils se seraient aimés passionnément. Christian Settipani traite notamment de cette question dans son livre sur « La Préhistoire des Capétiens (481-987) et surtout dans « les Ancêtres d'Aliénor d'Aquitaine ». Dans ces ouvrages, il corrige les erreurs des généalogistes du XIXe siècle et il explique que : « aucune charte, aucun acte, aucune source contemporaine, aucune mention dans les annales, aucun document ecclésiastique, ne prouve un mariage entre Anne et Raoul. » Et il précise que « la rumeur de mariage vient d'une mauvaise lecture de sources tardives, et que les historiens modernes doivent rejeter cette idée. »

Anne était donc veuve et isolée politiquement. Raoul de Valois, très proche de Anne, était déjà marié. Il venait de répudier sa seconde femme (sans motif légitime selon l'église). Cela est un fait avéré historiquement[65].
Entre Anne et Raoul, l'écart d'âge était bien moindre que celui qui l'avait séparée de son époux Henri Ier. Peut-être était-il facile de colporter que cela aurait pu contribuer à la force singulière de leur attachement, qui aurait fait trembler tout le royaume à n'en point douter. Dans les couloirs de pierre du palais, les murmures auraient alors couru comme des ombres. L'archevêque de Reims avait frappé Raoul d'excommunication. Dans le même temps, la cour avait mis Anne de côté.
Philippe, devenu roi, se serait éloigné d'elle. L'avait-elle abandonné à ses conseillers ? Ou ces derniers avaient-ils fait en sorte qu'ils se brouillent afin de reprendre en main la régence ? Les complots politiques étaient tellement fréquents à l'époque et beaucoup œuvraient dans l'ombre des puissants. Le schisme pouvait également en être la raison.
Il n'en demeure pas moins que Anne se retrouva seule au milieu d'une cour qui l'avait autrefois admirée. Elle qui avait traversé l'Europe pour unir deux royaumes était désormais rejetée comme une étrangère. Elle fut contrainte de se retirer dans l'ombre d'un domaine paisible[66] (probablement à Senlis).

Si Anne avait repris un époux après la mort de Henri, elle n'aurait jamais vraiment compris la faute qu'on lui aurait reprochée[67]. Dans les terres de son enfance, un homme pouvait répudier une épouse et en prendre une autre sans que le ciel ne s'assombrisse. Les Varègues avaient souvent plusieurs femmes, les princes de Kiev changeaient d'union comme on change d'alliance politique, et nul ne parlait de péché. Mais en France, le mariage était une chaîne sacrée que rien ne pouvait briser. L'Église veillait sur chaque union comme sur un autel, et ce que Dieu avait lié, nul ne devait le délier. Anne ne connaissait pas ces lois de pierre. Ayant perdu son époux, elle aurait pu penser pouvoir suivre son cœur et prendre du bon temps en batifolant avec Raoul, ce qui n'aurait pas été du goût de tout le monde. La cour avait de nombreux détracteurs et les complots allaient bon train. Quoi qu'il en soit, mise à l'écart du pouvoir, Anne n'apparaît plus dans les actes royaux et elle n'est plus mentionnée dans les chartes[68].

Philippe avait grandi sous l'aile d'Anne, apprenant d'elle la prudence des princes de Kiev et la sagesse des rois du Nord. Le jeune roi avait dû ressentir le poids de la cour, de l'Église, des seigneurs. Il ne condamna pas sa mère, mais peut-être la laissa-t-il s'éloigner, telle la brume d'un souvenir avec lequel on préfère maintenir une certaine distance pour ne pas avoir à en souffrir. Sa relation avec sa mère, bien que discrète dans les sources, fut empreinte d'une affection profonde. Il ne la renia jamais. Il lui rendit visite, la protégea, lui conserva une place symbolique à la cour.

65. Raoul de Valois a réellement répudié sa femme Haquenez sans motif canonique (légitime), ce qui entraîna son excommunication. L'excommunication de Raoul est un fait historique, mais n'a aucun lien direct avec Anne d'attesté. Les tensions politiques autour de la régence sont bien documentées ; l'éloignement d'Anne est réel, mais ses causes sont inconnues. Cf. notes en fin d'ouvrage.
66. Anne se retire effectivement à Senlis, où elle finit sa vie.
67. Les pratiques matrimoniales de la Rus' étaient plus souples que celles de l'Occident latin. En France, le mariage chrétien était indissoluble depuis le haut Moyen Âge.
68. Aucun texte ne mentionne un rejet explicite d'Anne par la France. Anne disparaît des actes royaux vers 1061–1062 (c'est un fait historique). Philippe protège Anne dans plusieurs actes, notamment en confirmant ses donations.

Chaque soir, Anne ouvrait son évangéliaire venu de Kiev. Les lettres slaves brillaient à la lueur des chandelles, comme si elles voulaient lui rappeler qui elle était vraiment. Elle priait pour son fils, pour la Rus' lointaine qui se déchirait entre princes rivaux.
Lorsque Raoul mourut en 1074 sans avoir obtenu le pardon de l'Église, Anne n'était pas à ses côtés[69]. Dans les villages du Valois, on murmurait qu'il était mort le cœur brisé, rongé par la sentence qui l'avait séparé du ciel.
Tourmenté de scrupules religieux au sujet de la légitimité des actions de son père, Simon écrivit à Grégoire VII pour savoir ce qu'il devait faire, le comte Raoul s'étant fait enterrer à Montdidier dont il s'était emparé de vive force, en saisissant les domaines de la femme qu'il avait répudiée. Le pape lui ordonna d'arracher la sépulture paternelle de la terre injustement acquise, de faire dire des messes et de distribuer des aumônes pour le salut de son âme. Simon obtempéra et fit transférer la dépouille de son père dans la collégiale familiale de Saint-Arnoul de Crépy-en-Valois, à qui il donna à cette occasion la terre de Bonneuil, ce que le roi confirme par un diplôme de 1077.
Après la mort de Raoul, Anne réapparaît dans un acte royal[70], signant comme *Anna Regina* (Anne, reine). Anne a vécu quelques années supplémentaires, dans un silence que les chroniques ne savent pas combler. Certains disent qu'à sa mort, aux alentours de 1079[71], une lueur étrange illumina le ciel, comme si l'Aube elle-même était venue chercher sa fille.
Anna Iaroslavna demeure une figure unique, à la croisée de la Rus' de Kiev et de la France capétienne. Et aujourd'hui encore, dans les mosaïques de Sainte-Sophie de Kiev comme dans les archives de Reims, son nom brille comme un rayon venu de l'Aube.
Anne ne fut pas enterrée à la basilique de Saint-Denis comme les autres rois et reines[72] et on ne connait pas l'endroit réel de son inhumation, sans doute à Senlis. Selon certaines sources, elle aurait été portée jusqu'à l'abbaye de Villiers, au cœur des forêts de l'Essonne. Là, dans la chapelle nord, reposerait encore son souvenir : une reine étrangère devenue française, une lumière de l'Est endormie sous les pierres grises d'un monastère oublié. Mais c'est à Senlis, la ville où elle fonda l'abbaye Saint-Vincent, que deux statues veillent encore sur sa mémoire. Là, dans la pierre claire, la reine venue de l'aube semble se tourner vers l'Est, comme si elle cherchait encore, à travers les siècles, la lumière de sa patrie lointaine.
Le règne de son fils Philippe fut l'un des plus longs de l'histoire capétienne avant l'époque moderne : quarante-huit années de pouvoir, de 1060 à 1108[73]. Le domaine royal était alors minuscule, réduit à quelques terres autour de Paris, Orléans et Senlis, tandis que les grands princes (ducs de Normandie, comtes de Flandre, ducs d'Aquitaine) dominaient des territoires bien plus vastes et puissants. Philippe n'était pas un conquérant flamboyant ; il fut un roi patient, prudent, un tisseur de stabilité. Il renforça les villes, encouragea les bourgeois, développa les foires et consolida lentement l'autorité royale dans l'Île-de-France. Il ne bâtit pas un empire, mais il posa les fondations de la montée en puissance capétienne qui éclaterait sous ses descendants.

69. La mort de Raoul en 1074 est attestée ; aucun lien avec Anne n'est mentionné.
70. Anne réapparaît dans un acte royal en 1075 (c'est un fait historique).
71. La date de décès d'Anne est incertaine et se situe aux alentours de 1075–1080 selon les historiens.
72. L'inhumation à Villiers est une tradition tardive, non confirmée. Les statues de Senlis sont authentiques et datent du Moyen Âge.
73. Philippe Ier règne de 1066 à 1108 (c'est un fait historique). Son règne est marqué par une consolidation lente du pouvoir royal.

Son règne fut marqué par un scandale retentissant[74]. Philippe répudia sa première épouse, Berthe de Hollande, et enleva Bertrade de Montfort, déjà mariée au comte d'Anjou. L'Église le frappa d'excommunication à plusieurs reprises.
Philippe mourut à Melun en 1108, à cinquante-six ans. Il ne fut pas non plus inhumé à Saint-Denis comme les autres rois capétiens, mais à l'abbaye de Fleury, à Saint-Benoît-sur-Loire[75].

On disait que dans les yeux de Philippe, jusqu'à son dernier souffle, brillait encore quelque chose de la lumière de Kiev, un éclat venu de l'Est que nul autre roi de France ne porta jamais. La lueur d'une farouche liberté que reflète un certain trident bien connu des Ukrainiens.

J'espère que ce conte, où se mêlent les légendes et les éléments historiques, vous aura fait voyager. Je vous invite à découvrir ci-après quelques notes pour en savoir plus, car il est important que vous ayez une idée précise des faits historiques. Je vous ai également remis l'arbre généalogique de Anna Iaroslavna (Anne de Kiev) qui fait partie de l'une des branches de mon arbre paternel. Vous trouverez également des extraits de documents en référence à ce que j'ai écrit.

Sylveen S. Simon – Les écrits de Sylveen – 23 mars 2026



Représentation imaginaire de Anne de Kiev dans les jardins du domaine royal de Senlis avec son fils Philippe Ier qui a été sacré roi à 7 ans et demi – Image© créée par Sylveen S. Simon avec l'outil Google Gemini – 23/03/2026

74. Le scandale Berthe de Hollande / Bertrade de Montfort est l'un des plus célèbres du XIe siècle.
75. L'inhumation de Philippe à Fleury est attestée.

NOTES POUR EN SAVOIR PLUS

A propos de mes sources historiques avérées :

Le De Administrando Imperio (souvent abrégé DAI) est un manuel politique et géographique rédigé vers 950 par l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète.
C'est l'une des sources majeures pour comprendre les peuples voisins de Byzance (Slaves, Rus', Magyars, Pechenègues, Croates, Serbes…), leurs coutumes, leurs routes commerciales, leurs pratiques politiques, et surtout la fameuse route varègue-grecque, avec la description des rapides du Dniepr.
C'est un texte confidentiel, destiné à son fils Romain II, pour lui apprendre comment gouverner l'Empire et comment traiter avec les peuples étrangers.
Constantin VII explique comment Byzance doit gérer ses relations avec les Rus', les Slaves, les Hongrois, les Bulgares, les Arabes, les peuples du Caucase, les Latins, etc.
Il décrit les routes commerciales, les fleuves, les villes, les ports, les tribus, les alliances possibles, et les dangers à éviter.
C'est une source unique et fiable, contemporaine, dans laquelle on trouve la description des rapides du Dniepr, les noms des rapides (en grec et en langue varègue), la route commerciale « des Varègues aux Grecs » et ses dangers, les attaques des Petchénègues, les pratiques des marchands varègues, et même les rites funéraires des Rus'.
C'est l'une des premières descriptions détaillées des peuples qui deviendront les Ukrainiens, les Russes, et les Biélorusses.
Le De Administrando Imperio est donc une source fondamentale pour tout récit sur les Varègues, Kiev, et la route vers Byzance. Voici quelques passages :

A. La route des Varègues aux Grecs (chap. 9 du DAI). Constantin VII décrit la route fluviale empruntée par les Rus' depuis la mer Baltique jusqu'à Constantinople, en passant par les fleuves, les lacs, les portages et le Dniepr. Il détaille les étapes, les lieux de campement, les dangers, les peuples rencontrés, les taxes ou tributs à payer. C'est la source la plus précise du Moyen Âge sur cette route.
B. Les rapides du Dniepr (chap. 9 du DAI). Constantin décrit sept rapides, avec leur nom en grec, en slave et en langue varègue (norrois). Il précise les dangers spécifiques de chacun et les techniques pour les franchir. Il parle aussi des attaques des Petchénègues et explique que les Rus' doivent décharger leurs bateaux, les tirer sur la terre ferme, les porter parfois, les réparer après les chocs, tout en se protégeant des attaques.
C. Les Petchénègues (chap. 37 du DAI). Constantin décrit les Petchénègues comme étant un peuple nomade dangereux, qui attaque les Rus' lors des portages et qui contrôle certaines zones du Dniepr. Il y est dit que Byzance entretient des relations complexes avec ce peuple.
D. Les Rus' comme marchands et guerriers (chap. 9 et 10 du DAI). Constantin explique que les Rus' voyagent en flottes pour transporter des fourrures, du miel, de la cire, et même des esclaves. Ils commercent avec Byzance et sont armés de haches, d'épées, d'arcs. Ils servent parfois comme mercenaires (préfiguration de la garde varangienne).
E. Les rites et coutumes des Rus' (chap. 9, passages dispersés). Constantin évoque leurs rites funéraires, leurs pratiques religieuses (avant la christianisation), leur manière de jurer fidélité, leur organisation sociale, et leurs chefs (les kniazes).
F. Les relations diplomatiques entre Kiev et Byzance (chap. 13, 14, 15). Constantin décrit

les ambassades rus' à Constantinople, les traités, les cadeaux échangés, les obligations militaires et les privilèges commerciaux.

La Chronique des temps passés

Également appelée Povest' vremennykh let, ou Chronique de Nestor. C'est une source absolument magnifique qui a été rédigée vers 1110–1118. Elle raconte les origines varègues, les premiers princes, la fondation de Kiev, les guerres, les conversions, les lignées princières, les relations avec Byzance, les batailles contre les nomades, et les grands événements des Xe et XIe siècle. Au début, la Chronique raconte que les Slaves ont appelé les Varègues pour gouverner, que Rurik, Sineus et Truvor sont venus du Nord, que Oleg a fondé Kiev et que Igor et Olga ont consolidé le pouvoir.

Dans les passages sur Oleg et Igor, la Chronique décrit les voyages vers Constantinople, les flottes varègues, les traités avec Byzance et les dangers du Dniepr (complétant parfaitement le De Administrando Imperio).

Pour l'année année 988, la Chronique décrit la conversion de Vladimir, le baptême de Kiev, la destruction des idoles et la naissance de la Rus' chrétienne.

En ce qui concerne les années 915 à 1036, la Chronique raconte les attaques des Petchénègues, les batailles, les sièges, et la victoire de Iaroslav en 1036.

Pour les années allant de 1019 à 1054, la Chronique décrit Iaroslav comme un législateur, un bâtisseur, un prince sage, un protecteur de la culture, et un allié de Byzance et de l'Occident.

Enfin, pour les années 1040 à 1050, la Chronique mentionne que les filles de Iaroslav épousent des rois étrangers, que Anne part en France, Élisabeth en Norvège et Anastasia en Hongrie.

A propos des ouvrages de Christian Settipani

Christian Settipani est l'un des spécialistes contemporains les plus reconnus en généalogie médiévale et en prosopographie. Ses travaux font autorité pour la reconstitution des lignages européens du haut Moyen Âge.

Mes références pour mon conte sont :

- La Préhistoire des Capétiens (481-987)
  Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1993.
- Les Ancêtres d'Aliénor d'Aquitaine
  Oxford, Prosopographica et Genealogica, 2004.

Ces ouvrages de Christian Settipani, fondés sur une analyse prosopographique rigoureuse, permettent de corriger plusieurs erreurs historiographiques anciennes, notamment l'idée d'un mariage entre Anne de Kiev et Raoul de Crépy, que l'auteur réfute en l'absence totale de sources contemporaines. Settipani démontre, à partir des sources primaires, qu'Anne de Kiev et Raoul de Crépy ne se sont jamais mariés.

A propos de Riourik (Rurik)

La plupart des historiens pensent que Rurik (Riourik) était un chef varègue, c'est-à-dire un Viking de l'Est, issu de la région de Roslagen en Suède. Son nom lui-même est scandinave, **Hrœrekr** signifiant "le célèbre", "le glorieux". Il est considéré comme l'ancêtre fondateur de la dynastie des Riourikides, qui régnera sur la Rus' pendant plus de 700 ans, jusqu'à Ivan le Terrible. Il est l'arrière-arrière-grand-père de Iaroslav I Valdimir de Kiev (père de Anne de Kiev).

A propos de Kiev

Kiev est la forme utilisée dans l'historiographie française pendant des siècles ; Kyiv est la translittération moderne depuis l'ukrainien (post-1991) et la forme officielle en anglais et dans les institutions internationales.

Au XIe siècle, on n'écrivait pas "Kiev" en alphabet latin. La ville était nommée en ancien slave oriental, avec l'alphabet cyrillique primitif. Les formes attestées dans les manuscrits médiévaux sont :

- Кыѥвъ (Kyïevŭ)
- Києвъ ou Кыевъ (Kievŭ)

Ce sont les formes authentiques de l'époque d'Anna Iaroslavna.

Enfin, selon les régions et les langues médiévales, on trouve aussi :

- Kiovia (latin médiéval)
- Kiow ou Kiof (chroniques germaniques)
- Kiofa (sources byzantines)

Mais toutes renvoient à la même ville.

Selon la tradition, Kiev tire son nom de Kyi, l'un des trois frères fondateurs légendaires (Kyi, Shchek et Khoryv). La ville était donc littéralement : "la ville de Kyi" entre le Ve et le VIIe siècle, dans une zone où l'histoire se mêle encore au mythe.

Le prince Kyi est un personnage semi-légendaire qui apparaît dans la Chronique des temps passés, qui raconte que Kyi, Shchek et Khoryv, avec leur sœur Lybid, auraient fondé la ville de Kiev, sur les collines dominant le Dniepr.

Mais cette chronique est écrite plus de 400 ans après les faits supposés.

Elle mêle donc traditions orales, mythes fondateurs et éléments historiques.

Les historiens, en croisant les données archéologiques, les traditions slaves, les comparaisons avec d'autres récits fondateurs, et les premières traces d'urbanisation du site de Kiev, estiment que si Kyi a existé, il aurait vécu entre le Ve et le VIIe siècle (avant l'arrivée des Varègues et bien avant la Rus' de Kiev). C'est l'époque des grandes migrations, de la formation des premières tribus slaves, et de l'émergence de centres fortifiés sur le Dniepr.

Qu'il soit réel ou symbolique, Kyi représente probablement un chef local d'une tribu slave ou proto-slave, qui aurait contrôlé un point stratégique sur le Dniepr, et dont la mémoire a été amplifiée au fil des siècles, comme Rurik pour la Rus'.

Kiev au XXIè siècle fait toujours l'objet de tensions et de revendications de la part de la Russie, de la Biélorussie, et de l'Ukraine, un peu comme si trois enfants adultes se disputaient la maison où ils sont nés ; et pour cause : chacun y voit une part de lui-même !

Kiev est le berceau de la Rus' médiévale (IXe–XIIIe siècle). C'est le point de départ de tout.

Entre le IXe et le XIIIe siècle, la Rus' de Kiev est un ensemble de principautés slaves gouvernées par la dynastie de Rurik.

Kiev est la capitale politique, le cœur culturel de cet espace et le centre religieux. Le « baptême de 988 » désigne un événement fondateur pour toute l'histoire de l'Europe de l'Est : la conversion officielle de la Rus' de Kiev au christianisme, sous le règne du grand-prince Vladimir (Volodymyr) le Grand (le grand-père d'Anne de Kiev) qui sera canonisé et que l'on nommera Saint Vladimir, l'Égal-aux-Apôtres, celui qui avait plongé la Rus' entière dans les eaux du baptême.

C'est un moment aussi important pour les Slaves de l'Est que le baptême de Clovis pour les Francs. Tous les États slaves de l'Est modernes descendent de cette matrice

commune. C'est comme si on demandait : « *À qui appartient l'héritage de Rome ?* » La réponse est : à beaucoup de monde !
La Russie revendique Kiev car elle se considère comme l'héritière principale de la Rus'. Après l'invasion mongole (XIIIe siècle), le centre de gravité se déplace vers le nord-est : Vladimir, puis Moscou. Les princes de Moscou se présentent comme les successeurs de Kiev, les protecteurs de l'orthodoxie, et les héritiers de Rurik. Dans la vision russe traditionnelle, Kiev est le berceau de la nation russe, même si la Russie moderne s'est développée ailleurs.
La Biélorussie revendique aussi cet héritage car la "Ruthénie blanche" fait également partie de l'espace de la Rus' médiévale. Les principautés de Polotsk et de Minsk étaient des centres importants de la Rus'. La langue biélorusse descend aussi du vieux slave oriental. L'Église orthodoxe biélorusse se rattache à la même tradition. Pour la Biélorussie, Kiev est un lieu d'origine culturelle, même si ce n'est pas un symbole politique aussi central que pour l'Ukraine ou la Russie.
L'Ukraine revendique Kiev parce qu'elle est sur son territoire et parce que la Rus' de Kiev est l'ancêtre direct de l'Ukraine médiévale ; la langue ukrainienne descend du vieux slave oriental parlé à Kiev. La culture, les chroniques, les monastères et les cathédrales sont nés là. Pour l'Ukraine, Kiev est la mère de toutes les villes ukrainiennes, le cœur de son identité.
L'héritage de Kiev est devenu un enjeu identitaire et politique.
Pour la Russie, reconnaître Kiev comme exclusivement ukrainienne reviendrait à admettre que la Russie n'est pas l'héritière unique de la Rus', ce qui contredit une partie de son récit national.
Pour la Biélorussie, l'héritage de la Rus' est un élément de continuité culturelle, même si l'État biélorusse moderne est plus récent.
Et pour l'Ukraine, Kiev est la preuve qu'elle n'est pas une "création récente" mais une civilisation ancienne, antérieure à Moscou.
Trois nations, un même berceau.
Kiev est le berceau de la Rus' et la Rus' est l'ancêtre des Ukrainiens, des Russes et des Biélorusses ; chacun revendique cet héritage pour légitimer son identité, mais Kiev est géographiquement et historiquement ukrainienne.

A propos des Boyards
Les boyards sont les grands nobles de la Rus'. Chefs de clans puissants, propriétaires de vastes domaines, conseillers du prince, ils étaient capables d'influencer ou de contester son pouvoir. Ils formaient une aristocratie turbulente, souvent divisée, parfois comploteuse. A la mort de Iaroslav I Valdimir de Kiev, ils se mettent à critiquer en secret, puis à exprimer un mécontentement latent, préparant une opposition, laissant courir des rumeurs, se concertant discrètement contre le prince.
Quelque chose se prépare, l'ordre politique vacille. Le pouvoir est fragilisé.
Quand Iaroslav meurt en 1054, il laisse plusieurs fils… et un problème insoluble !
Iaroslav avait prévu un système pour éviter les guerres : chaque fils reçoit une principauté, et l'aîné doit régner à Kiev. Mais ce système repose sur une illusion car aucun prince ne veut rester "second". Chacun veut Kiev, chacun estime avoir un droit légitime, chacun a des boyards derrière lui. C'est le début des luttes fratricides.
Les princes se disputent Kiev comme un trône unique. Kiev est alors la ville la plus riche, la plus prestigieuse, la capitale religieuse, le symbole du pouvoir suprême.

Donc, après Iaroslav : Iziaslav, Sviatoslav, Vsevolod, puis leurs fils, puis leurs petits-fils… se battent sans cesse pour s'emparer de Kiev.
C'est une guerre de succession qui durera plus de 150 ans.
Et pendant qu'ils se battent, les principautés s'autonomisent. Chaque prince, frustré de ne pas avoir Kiev, renforce sa propre ville : Novgorod au nord, Vladimir-Souzdal au nord-est, Polotsk et Minsk à l'ouest, Galicie-Volhynie au sud-ouest.
Ces régions développent leurs propres boyards, leurs propres armées, leurs propres identités. La Rus' n'est plus un royaume : c'est une constellation de principautés rivales.
Et c'est là que naissent les futurs peuples : Russes, Ukrainiens, Biélorusses.
Au nord-est, autour de Vladimir puis Moscou : les Russes.
À l'ouest, autour de Polotsk et Minsk : les Biélorusses.
Au sud, autour de Kiev et de la Galicie : les Ukrainiens.
Ils viennent tous de la même matrice, mais les siècles de divisions créent des langues différentes, des cultures régionales, des dynasties séparées.
Ainsi, Kiev restera pour plusieurs siècles et encore aujourd'hui, un enjeu de pouvoir et le symbole de la fragmentation de tout un monde.

A propos du schisme de 1054
En 1054, alors qu'Anne venait d'apprendre la mort de son père Iaroslav et qu'elle ne pouvait pas retourner à Kiev pour ses funérailles, une autre rupture secoua le monde auquel elle appartenait. La querelle entre Rome et Constantinople, longtemps latente, éclata en une séparation officielle : le pape et le patriarche s'excommunièrent mutuellement, consacrant la division entre l'église catholique et l'église orthodoxe. Pour la cour de France, c'était un événement lointain, presque abstrait, mais pour Anne, il avait une portée politique immense. Elle comprit que la chrétienté se fragmentait en deux blocs rivaux, que les alliances, les échanges et les équilibres diplomatiques allaient s'en trouver transformés. Elle suivit les nouvelles avec une attention inquiète, consciente que son fils Philippe grandirait dans un monde où les deux moitiés de la foi chrétienne ne se reconnaîtraient plus. Ce qu'elle vivait en 1054, c'était la fin d'un ordre ancien : la perte d'un père, la perte d'une unité religieuse, et l'entrée dans une Europe désormais divisée.
Le schisme de 1054 est la rupture officielle entre l'Église d'Occident, dirigée par le pape Léon IX (future Église catholique), et l'Église d'Orient, dirigée par Michel Cérulaire, le patriarche de Constantinople (future Église orthodoxe). Cette rupture n'est pas un accident : c'est l'aboutissement de siècles de tensions dont les causes sont profondes. On peut notamment relever des différences culturelles et linguistiques (l'Occident parlait latin tandis que l'Orient parlait grec. Ces deux mondes ne se comprenaient plus vraiment), des divergences théologiques (la plus célèbre étant le Filioque, une phrase ajoutée par l'Occident au Credo, affirmant que l'Esprit Saint procède du Père et du Fils ; et l'Orient refuse cette modification), des pratiques liturgiques différentes (le pain azyme sans levain utilisé par les Latins tandis que le pain levé est utilisé par les Byzantins, et le célibat obligatoire des prêtres en Occident, pas en Orient), une rivalité politique aussi car le pape affirme son autorité universelle pendant que Constantinople refuse toute domination romaine. C'est une lutte de pouvoir autant qu'une question religieuse.
L'événement déclencheur en 1054 vient du fait que les légats du pape et le patriarche Michel Cérulaire s'excommunient mutuellement. Ce geste symbolique consacre officiellement la rupture avec pour conséquences deux églises distinctes : Catholique (Rome) et Orthodoxe (Constantinople, puis Kiev, puis Moscou).

La fracture sera durable. Le schisme n'a jamais été totalement résolu. Il structure encore aujourd'hui la carte religieuse de l'Europe.
Les conséquences politiques font que les alliances, les mariages, les échanges diplomatiques changent. L'Europe se divise en deux sphères d'influence.

A propos de Michel Cérulaire
C'est l'un des personnages les plus importants de l'histoire de l'Église orthodoxe.
Michel Cérulaire (v. 1000 – 1059) est le patriarche de Constantinople de 1043 à 1058, et surtout la figure centrale du schisme de 1054. C'est lui qui s'oppose frontalement aux légats du pape, ce qui conduit à l'excommunication mutuelle entre Rome et Constantinople.
Né à Constantinople vers l'an 1000, issu d'une famille sénatoriale, ambitieux, d'abord engagé dans la politique. Impliqué dans un complot contre l'empereur Michel IV, il est exilé. Il devient moine, puis revient en grâce. Grâce à l'empereur Constantin IX Monomaque, il est nommé patriarche de Constantinople en 1043.
Michel Cérulaire est convaincu que Rome veut imposer son autorité sur l'Église d'Orient. Pour lui, les pratiques latines (comme le pain sans levain) sont inacceptables et l'Orient doit défendre son autonomie.
Il entre donc en conflit ouvert avec les légats du pape Léon IX. Le 16 juillet 1054, les légats déposent une bulle d'excommunication contre lui sur l'autel de Sainte Sophie. Cérulaire répond par une contre excommunication. Ce geste symbolique marque la rupture officielle entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe.
Les sources le décrivent comme autoritaire, ambitieux, parfois plus politique que spirituel et très attaché à l'indépendance de l'Église orientale. Il rêvait, selon certains chroniqueurs, d'être « le premier dans l'Empire ». Il meurt le 21 janvier 1059 à Constantinople.

A propos de Constantinople
Constantinople a eu une influence décisive sur Kiev car Kiev s'est christianisée par Constantinople. En 988, le prince Vladimir (grand père de Anne de Kiev) se convertit au christianisme byzantin et fait baptiser son peuple. Ce choix n'est pas anodin :

- il adopte la foi, les rites et la liturgie de Constantinople,
- il reçoit des prêtres, des moines et des architectes venus de l'Empire byzantin,
- il fait construire des églises selon le modèle grec,
- il adopte le droit canon et les traditions religieuses orientales.

La Rus' devient une fille spirituelle de Constantinople.
La culture de Kiev était profondément byzantine. Tout ce qui structure sa civilisation venait de Constantinople : l'art des icônes, l'architecture en coupoles, les manuscrits religieux, la musique liturgique, les vêtements sacerdotaux, les cérémonials de la cour.
Même la première littérature slave est traduite par des moines formés à Constantinople.
Kiev n'était pas une copie de Byzance, mais elle en était le prolongement culturel.
Constantinople était le modèle politique. Les princes de Kiev se voyaient comme des souverains chrétiens légitimes, des héritiers du modèle impérial byzantin, des protecteurs de l'orthodoxie. Ils imitaient les titres, les cérémonies, les alliances matrimoniales, et même la manière de gouverner.
L'autorité politique de Kiev se construisait en miroir de celle de Constantinople.

L'Église de Kiev dépendait du patriarcat de Constantinople. Jusqu'au XIIe siècle, le métropolite de Kiev était nommé par le patriarche de Constantinople.
Cela signifie une dépendance religieuse directe, une influence théologique constante, et des liens diplomatiques permanents. Kiev était dans la sphère d'influence ecclésiastique de Constantinople.
Constantinople était la grande puissance du monde orthodoxe. Pour la Rus', Byzance était la capitale du monde chrétien oriental, la ville la plus riche d'Europe, un centre intellectuel incomparable, et un partenaire commercial essentiel.
Les marchands de Kiev descendaient le Dniepr jusqu'à la mer Noire pour atteindre Constantinople. Les princes de Kiev épousaient des princesses byzantines. Constantinople était le phare, Kiev l'héritière du Nord.
Anne de Kiev a donc grandi dans une culture orthodoxe, byzantine dans ses rites, tournée vers Constantinople comme Rome l'était pour la France. Quand elle arrive en France en 1051, elle découvre un monde latin, romain, catholique, très différent du sien. Et en 1054, lorsque le schisme éclate, elle voit sa patrie spirituelle (Constantinople) et son pays d'adoption (la France) se séparer officiellement. Pour elle, ce n'est pas un événement abstrait : c'est une fracture intime.



La cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, fondée au Xe siècle par Saint Vladimir (le grand-père paternel de Anna Iaroslavna) © Rbrechko

A propos de Anne de Kiev
Anna Iaroslavna (Anne de Kiev) est née dans la Rus' de Kiev, un État qui avait adopté le christianisme en 988, sous Vladimir le Grand, son grand-père (Saint Vladimir). Ce christianisme était de rite byzantin, en communion avec Constantinople, mais avant la rupture officielle entre Rome et Constantinople. Anne était donc chrétienne d'Orient, mais pas encore "orthodoxe" au sens post-schisme.

Il existe des indices très solides indiquant qu'elle priait selon le rite byzantin, signifiant l'usage du slavon liturgique (langue sacrée), des chants sans instruments, de longues prières chantées, des gestes codifiés (inclinations, signes de croix "à l'orientale") et une liturgie inspirée de celle de Constantinople.
Anne possédait un évangéliaire byzantin ; c'est un fait historique majeur. Elle a apporté en France un Évangéliaire de Kiev, encore conservé aujourd'hui. Cela montre qu'elle priait avec un livre liturgique de tradition grecque et qu'elle restait attachée à sa culture religieuse.
La Rus' de Kiev avait adopté l'iconographie byzantine dès le Xe siècle. Anne a donc grandi dans un univers où les icônes étaient vénérées, où on priait devant elles, où on les embrassait, et où on allumait des lampes à huile.
Elle suivait les jeûnes et fêtes byzantines. Le calendrier liturgique de la Rus' était déjà très proche de celui de Constantinople : Grand Carême, fêtes mariales, célébration de Pâques selon le comput oriental.
Le schisme entre Rome et Constantinople est postérieur à son départ pour la France. Anne arrive en France en 1051, le schisme éclate en 1054. Elle n'a donc jamais été "orthodoxe" en opposition à Rome. Elle était simplement chrétienne d'un rite différent.
En France, elle a adopté la liturgie latine, mais elle a gardé son évangéliaire ; elle signait parfois en alphabet cyrillique. Elle est donc restée marquée par sa culture religieuse d'origine, ce qui est tout à fait normal.
Anna Iaroslavna (vers 1030 – 1079), Reine de France, épouse d'Henri Ier (1051), a eu de nombreux frères et sœurs :

- Vladimir de Novgorod (1020–1052)
  Prince de Novgorod. Il décèdera avant son père et ne règnera donc pas à Kiev.
- Anastasia ou Agmunda (1023–1074)
  Epousera André Ier de Hongrie, devenant ainsi reine de Hongrie.
- Iziaslav Ier (1024–1078)
  Successeur de Iaroslav, grand prince de Kiev. Marié à Gertrude de Pologne.
- Élisabeth ou Elisiv (1025–1067)
  Epouse Harald Hardrada, roi de Norvège (le célèbre Harald à la Belle Chevelure).
- Sviatoslav II (1027–1076)
  Grand prince de Tchernigov puis de Kiev. Marié à Cécilie de Dithmarschen puis à Oda de Stade.

Anne de Kiev a eu deux fils historiquement reconnus :

- Philippe (1052)
- Hugues de Vermandois (1057)

Un troisième enfant aurait été évoqué dans certains récits ; celui-ci aurait été prénommé Robert (peut-être en 1054) mais aucun acte reconnu n'a été retrouvé le concernant.

Les chroniques du temps d'Anne de Kiev sont silencieuses concernant Raoul de Valois. Elles disent qu'après la mort d'Henri, la reine se retira à Senlis, fonda une abbaye, et y mourut en paix. Mais les récits des siècles suivants ont murmuré une autre histoire, parlant d'un comte nommé Raoul, d'une passion née dans les forêts de Senlis et de Valois, d'un enlèvement, d'une excommunication, et d'une reine que l'on voulut effacer des mémoires… Mais qu'en est-il vraiment ?

L'Histoire n'a retenu que la première version et pour cause. La seconde, plus brûlante, a survécu dans les légendes littéraires datant du XIIIè siècle mais non historiquement avérées, que des auteurs comme Alain Decaux ont reprises (cf. ci-après l'extrait de « Histoire des françaises »). Alain Decaux, immense conteur, a utilisé la version romanesque, pas la version strictement historique. Mais je vous laisse volontairement un aperçu de cette version romancée qui aura fait couler beaucoup d'encre :

« Qui sera reine ? Il ne manque pas de princesses en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Espagne. Henri I va faire un choix sans précédent : il va épouser une princesse russe. Geste unique Dans toute notre histoire, jusqu'à nos jours, aucun autre souverain français n'a épousé de Russe. Un temps, Napoléon Jer souhaitera recevoir en mariage une parente du tsar Alexandre Ier qui refusera. Anna Iaroslavna est fille du grand-duc de Kiev, petite-fille de Vladimir le Grand qui a rassemblé sous son sceptre toutes les terres s'étendant de la Baltique à la mer Noire. Le bruit de sa merveilleuse beauté parvient jusqu'en France. jusqu'à Henri Ier De plus, le roi redoute au plus haut point de se découvrir un jour parent de sa femme à un degré prohibé. Avec une russe point d'inquiétude. Il fait demander sa main, l'obtient. On célèbre le mariage, le 19 mai 1051. Union heureuse. Très aimée de ses sujets, Anna donne à son mari un fils, Philippe, sacré roi à Reims à l'âge de sept ans. Henri Ier meurt l'année suivante. Anna n'a que trente-six ans. Elle reçoit la tutelle du jeune roi Philippe Ier. Soudainement, elle tombe amoureuse de l'un de ses vassaux, Raoul de Vermandois. Une passion sauvage à quoi rien ne résiste. D'abord, les amants se rencontrent dans la forêt de Senlis. Puis Raoul abandonne sa femme pour enlever Anna. Excommunié, il s'en moque. Anna et lui ne se quitteront plus jusqu'à ce que la mort de Raoul, en 1074, les sépare.

*Anna se retire à Senlis, sans que le scandale paraisse avoir diminué l'affection que lui portaient les siens. Encore une reine à poigne : Bertrade de Montfort, épouse de Philippe I. Un mariage d'amour. Pour en faire sa femme. Philippe a répudié sa première épouse, Berthe, quoiqu'elle lui eût donné un fils, Louis *. Bertrade. elle. a quitté son mari, Foulques, comte d'Anjou. Naturellement, devant ce mariage adultérin, l'Eglise fulmine. Elle excommunie Philippe I. Il garde Bertrade. il la gardera jusqu'à sa mort, luttant contre tout et tous, bravant l'excommunication qui continue à peser sur lui. Bertrade lui donnera deux fils : Philippe et Florus. De par l'ordre de primogéniture, c'est Louis, le fils de Berthe, qui, logiquement, doit succéder à Philippe Ier. La farouche Bertrade ne le veut point. Et ses propres fils ? Ils seraient évincés ? Aucun scrupule ne la retient. Elle stipendie Henri Beau-Clerc qui règne sur l'Angleterre pour qu'il garde prisonnier Louis pendant un voyage de celui-ci outre-Manche. Echec. Louis rentre en France. Elle tente de le faire empoisonner. Echec, encore. Elle devra reconnaître ses crimes, supplier qu'on la pardonne. Jusquà la mort de Philippe Ier, elle se tait. Mais elle attend. Quand Louis monte sur le trône, Bertrade lève un parti contre lui. Elle tient tous les fils d'un complot afin de substituer son fils Philippe à Louis le Gros. Mais Louis triomphe. Il s'empare des biens de son frère Philippe. Bertrade, désespérée, devra se retirer au monastère de Fontevrault, où elle mourra. A la vérité, c'est bien peu de chose, en ces temps, que le royaume capétien. Si l'on s'attache à la destinée de ces premières reines. » [ALAIN DECAUX – Histoire des françaises (extrait des pages 157-158)]*

A propos du Chronicon de Sens

Il est primordial de bien comprendre que le Chronicon de Sens n'est pas une source contemporaine. La chronique a été rédigée au XIIe siècle, soit 80 ans après les faits. Elle ne cite aucune charte, aucun acte, aucune source officielle. C'est une chronique monastique, pas un registre juridique. Le passage incriminé ne parle pas d'un mariage mais plutôt d'un « rapprochement scandaleux » (qui aurait pu être politique tout autant qu'une relation amoureuse).

Voici ce qu'il en est dans le détail :

Le **Chronicon Sancti Petri Vivi Senonensis** est une chronique monastique de Sens, rédigée au XIIe siècle. La partie qui concerne Anne et Raoul est rétrospective : elle raconte des événements du XIe siècle, mais écrits plusieurs décennies après.
La copie de 1142 dont parlent certaines personnes est une copie de travail, pas un "original contemporain" des faits. Il s'agit d'une chronique morale, locale, non d'un registre officiel. Les sources sont un joyeux mélange de souvenirs, de traditions orales, de documents « perdus », mais sans indication précise. De plus, le document est très marqué par la vision ecclésiastique (péché, scandale, excommunication). Il ne cite pas de chartes, ne reproduit aucun acte, ne donne pas de formule juridique de mariage, ne se présente jamais comme un cartulaire ou un registre d'actes.
Les médiévistes l'utilisent donc comme une source utile pour le climat moral et politique de l'époque, mais pas comme preuve juridique d'un mariage royal.
Sur le plan historique, la situation était la suivante : Raoul de Valois était marié à Haquenez (sa seconde épouse). Il la répudie de manière irrégulière. Dans le même temps, il se rapproche de Anne de Kiev, veuve d'Henri Ier. C'est cette liaison avec Anne qui est visée par le Chronicon comme "union scandaleuse » (aux yeux de l'Église donc), mais il ne s'agit pas de mariage en tant que tel.
Les médiévistes sérieux sont unanimes sur le sujet : si Raoul s'était marié, l'Église aurait parlé de bigamie, de mariage illicite, de « coniugium illicitum », et d'annulation canonique. Rien de tout cela n'apparaît… et un mariage royal ne peut pas "disparaître" !
Les mariages annulés sont les mieux documentés du Moyen Âge. Exemples :

- Robert II et Berthe → excommunication + actes
- Philippe Ier et Bertrade → lettres papales
- Louis VII et Aliénor → procédure complète
- Lothaire II → dizaines de lettres
- Raoul de Bourgogne → contesté mais documenté

Un mariage entre Anne, Reine de France et Raoul de Valois aurait laissé des traces dans les archives de Sens, les archives royales, les annales ecclésiastiques, les lettres papales, les chroniques étrangères, les sources russes. Or il n'y a rien !
Les historiens modernes ont donc tranché. Tous les spécialistes sérieux rejettent l'idée d'un mariage : Christian Settipani, Michel Favier, Georges Duby, Robert-Henri Bautier, Pierre Bauduin, Jean-Pierre Poly, Régine Le Jan. Ils s'accordent sur trois points : Il n'y a pas eu de mariage, il s'agit d'une rumeur politique tardive et d'une erreur de traduction au XIXe siècle.
La femme répudiée par Raoul était Haquenez, sa seconde épouse. C'est après cette répudiation qu'il se serait lié à Anne. Haquenez se serait plainte auprès de l'église, ce qui déclencha le scandale, la colère de l'Église, et l'excommunication de Raoul.
Le Chronicon Sancti Petri Vivi Senonensis rapporte que Raoul de Valois répudia sa femme Haquenez et "s'unit" ensuite à la reine Anne, veuve d'Henri Ier. Le texte emploie des verbes généraux (du type copulare, coniungere), qui désignent une liaison ou une union scandaleuse, mais n'utilise jamais le vocabulaire technique du mariage (matrimonium, uxor, convolare). Les médiévistes considèrent ce passage comme le témoignage d'un scandale moral et politique, non comme la preuve d'un mariage. En conclusion, aucun acte, aucune charte, aucune source contemporaine ne confirme l'existence d'un mariage entre Anne de Kiev et Raoul de Valois.

Anne de Kiev est issue des dynasties des Riourikides et de Munsö. La dynastie de Munsö est la première dynastie royale historique de Suède, celle qui christianise la Suède et qui relie directement la Scandinavie à la Rus' de Kiev. C'est une filiation attestée par Adam de Brême, Snorri Sturluson (Heimskringla), les sagas norvégiennes, et les chroniques russes.
Les deux tableaux qui suivent vous présentent ses lignées paternelle et maternelle, ainsi que la fiabilité historique de chaque personne. Elles sont les seules transmises par des sources médiévales cohérentes, et elles sont acceptées par les historiens modernes.

Lignée <u>paternelle</u> de Anna Iaroslavna (côté Rus' – dynastie des Riourikides)

Générat°	*Personne*	*Père*	*Mère*	*Fiabilité historique*
1	Anne de Kiev (v. 1030–ap.1075)	Iaroslav Ier	Ingegerd Olofsdotter	✔ certaine
2	Iaroslav Ier le Sage (978–1054)	Vladimir Ier "le Grand"	Rogneda de Polotsk	✔ certaine
3	Vladimir Ier le Grand (v. 958–1015)	Sviatoslav Ier	Maloucha (Malusha)	✔ certaine
4	Sviatoslav Ier (v. 942–972)	Igor Ier de Kiev	Olga de Kiev	✔ certaine
5	Igor Ier de Kiev (v. 878–945)	Riourik	inconnue	✔ père
6	Riourik († v. 879)	inconnu	inconnue	⚠ seulement son existence via les chroniques
7 à 10	chefs varègues antérieurs	inconnus	inconnues	❌ hors histoire vérifiable

Lignée <u>maternelle</u> de Anna Iaroslavna (côté Suède – dynastie des Munsö)

Générat°	*Personne*	*Père*	*Mère*	*Fiabilité historique*
1	Anne de Kiev	Iaroslav Ier	Ingegerd Olofsdotter	✔ certaine
2	Ingegerd Olofsdotter (v. 1000–1050)	Olof Skötkonung	Edla (femme d'origine slave)	✔ père / ⚠ mère très probable (captive noble)
3	Olof Skötkonung (v. 980–1022)	Éric le Victorieux	Sigrid l'impérieuse	✔ père / ⚠ mère cohérente selon Snorri Sturluson
4	Éric le Victorieux (v. 945–995)	Björn Eriksson	inconnue	✔ père
5	Björn Eriksson (v. 875–950)	Éric Anundsson	inconnue	⚠ père très probable (mentionné dans les listes royales médiévales)
6	Éric Anundsson (v. 825–882)	Anund Uppsale	inconnue	⚠ semi-légendaire – tradition cohérente
7	Anund Uppsale	Erik Refilsson	inconnue	⚠ semi-légendaire
8	Erik Refilsson	Refil	inconnue	⚠ semi-légendaire
9	Refil	(Ragnar ?)	inconnue	❌ non retenu par les historiens
10	Ragnar Lodbrok	légendaire	légendaire	❌ mythologique

A propos de Henri Ier (1008–1060) Roi de France

Henri Ier est le troisième roi capétien, fils de Robert II le Pieux. Son règne, marqué par un royaume encore morcelé et dominé par de puissants seigneurs, voit la consolidation progressive de l'autorité capétienne. En épousant Anne de Kiev, il ouvre la dynastie française à une alliance prestigieuse avec la Rus' de Kiev et le monde byzantin.

Philippe héritera par son père Henri Ier d'une lignée profondément ancrée dans l'histoire de la France occidentale.

Le tableau qui suit vous présente ses lignées paternelle et maternelle, ainsi que la fiabilité historique de chaque personne.

Générat°	*Personne*	*Père*	*Mère*	*Fiabilité historique*
1	Henri Ier (1008–1060), roi de France	Robert II le Pieux	Constance d'Arles	✔ certaine
2	Robert II le Pieux (972–1031)	Hugues Capet	Adélaïde d'Aquitaine	✔ certaine
2	Constance d'Arles (v. 986–1032)	Guillaume Ier de Provence	Adélaïde d'Anjou	✔ certaine
3	Hugues Capet (v. 939–996)	Hugues le Grand	Hedwige de Saxe	✔ certaine
3	Adélaïde d'Aquitaine (v. 945–1004)	Guillaume III d'Aquitaine	Adélaïde de Normandie (probable)	Probable
3	Guillaume de Provence (v. 950–993)	Boson II d'Arles	Constance de Provence	Probable
3	Adélaïde d'Anjou (v. 940–1026)	Foulques II d'Anjou	Gerberge du Maine	✔ certaine
4	Hugues le Grand (v. 898–956)	Robert Ier	Béatrice de Vermandois	✔ certaine
4	Hedwige de Saxe (v. 910–965)	Henri l'Oiseleur, roi de Germanie	Mathilde de Ringelheim	✔ certaine
4	Guillaume III d'Aquitaine (v. 915–963)	Ebalus Manzer	Emillane (incertaine)	Discutée
4	Adélaïde de Normandie (hypothèse)	Rollo de Normandie	Poppa de Bayeux	Discutée
4	Boson II d'Arles (v. 920–965)	Rotbald Ier	Ermengarde de Bourgogne	Probable
4	Constance de Provence	Charles-Constantin de Vienne	Théoberge de Troyes	Probable
4	Foulques II d'Anjou (v. 905–960)	Foulques Ier	Roscille de Loches	✔ certaine
4	Gerberge du Maine	Hervé de Maine	Mélisende	Probable
5	Robert Ier (v. 865–923), roi de Francie	Robert le Fort	Inconnue	Probable
5	Béatrice de Vermandois	Herbert Ier de Vermandois	Béatrice de Morvois	Probable
5	Henri l'Oiseleur (876–936)	Otton Ier de Saxe	Hedwige de Babenberg	✔ certaine
5	Mathilde de Ringelheim	Dietrich de Ringelheim	Reinhild	Probable
5	Ebalus Manzer (v. 870–934)	Ranulf II d'Aquitaine	Inconnue	Probable

5	Emillane (incertaine)	—	—	Faible
5	Rollo de Normandie (v. 860–930)	Inconnu (origine scandinave)	Inconnue	Probable
5	Poppa de Bayeux	Berenger de Bayeux (probable)	Inconnue	Discutée
5	Rotbald Ier	Boson d'Arles	Inconnue	Probable
5	Ermengarde de Bourgogne	Richard le Justicier	Adélaïde de Bourgogne	Probable
5	Charles-Constantin de Vienne	Louis l'Aveugle	Anna de Macédoine (Byzance)	Probable
5	Théoberge de Troyes	Garnier de Sens	Teutberge	Probable
5	Foulques Ier d'Anjou	Ingelger	Aélinde	Probable
5	Roscille de Loches	Garnier de Loches	Tescenda	Probable
5	Hervé de Maine	Inconnu	Inconnue	Faible
5	Mélisende	Inconnue	Inconnue	Faible

À partir de la 6e génération, les filiations deviennent plus incertaines, surtout côté Aquitaine, Normandie et Maine.
Les lignées capétienne, robertienne, ottonienne et anjouine sont en revanche très bien documentées.
Les filiations normandes (Rollo, Poppa) sont débattues par certains historiens mais semblent tout à fait probables.
Les ascendances carolingiennes indirectes (via Vermandois, Vienne, Bourgogne) sont probables mais parfois discutées.

A propos de Philippe Ier, roi des Francs
Il ne règne seul qu'à partir de 1066, après une régence assurée par son oncle Baudouin V de Flandre, l'archevêque Gervais de Reims et sa mère Anne de Kiev (1060-1067). Il est couronné plusieurs fois, notamment à Laon en 1071.
Son règne pose les bases de la politique capétienne : consolidation du domaine royal et limitation de la puissance des grands vassaux. Il renforce l'administration et finance la couronne en disposant des biens ecclésiastiques, ce qui lui vaut l'hostilité des réformateurs grégoriens.
Il soutient Richilde de Hainaut contre Robert le Frison, mais après la défaite de Cassel et la mort d'Arnoul III, il fait la paix et épouse Berthe de Hollande.
Son principal adversaire reste Guillaume le Conquérant, contre qui il obtient une victoire à Dol (1076) et s'empare du Vexin. Il exploite ensuite les conflits familiaux des Anglo-Normands, notamment en soutenant Robert Courteheuse.
En 1079, une rébellion de vassaux menée par Hugues du Puiset affaiblit durablement le prestige royal.
Après la mort de Guillaume (1087), Philippe soutient encore Robert Courteheuse contre Guillaume II le Roux, qui échoue à lui reprendre le Vexin.
En 1092, Philippe répudie Berthe et épouse Bertrade de Montfort, ce qui entraîne son excommunication. Le pape Urbain II, venu prêcher la première croisade en 1095, renouvelle la condamnation. Philippe ne peut participer à la croisade, contrairement à son frère Hugues de Vermandois.

Son fils Louis VI est associé au pouvoir dès 1098. Après une querelle autour de l'évêché de Beauvais, Philippe est absous en 1104.
En 1107, une rencontre avec le pape Pascal II à Saint-Denis scelle une alliance durable entre la monarchie française et la papauté.
Philippe meurt le 29 juillet 1108 à Melun, après 48 ans de règne.
Refusant d'être enterré à Saint-Denis, il choisit l'abbaye de Fleury.

AUTRES NOTES IMPORTANTES

Pourquoi Iaroslav le Sage est dit "prince" et non "roi"
Dans la Rus' de Kiev, le titre suprême n'était pas "roi", mais Kniaz (князь) = prince ou Velikii Kniaz (великий князь) = grand-prince. Ce titre correspondait exactement à ce que nous appellerions un roi en Occident.
La Rus' n'utilisait pas le vocabulaire latin (rex, regnum) ; elle suivait la tradition scandinavo-slave. Le titre "roi" n'existait pas dans leur système politique.
Donc :
✓ Iaroslav était l'équivalent d'un roi
✓ Mais son titre officiel était Grand-Prince de Kiev
C'est pour cela que Bautier, comme tous les médiévistes, utilise le terme prince.

Chronologie autour de Kiev
Vers 882 : Oleg de Novgorod tue Askold et Dir et prend Kiev ; Oleg (un Varègue qui serait parent de Riourik) tue les deux chefs locaux Askold et Dir et fait de Kiev la capitale de la future Rus'. C'est la fondation de la dynastie riourikide à Kiev.
Sur la période de 1015–1019 c'est la guerre civile entre les fils de Vladimir. Quand Bautier dit que Iaroslav "s'empare de Kiev en 1019", il parle de la guerre de succession après la mort de Vladimir le Grand. Voici ce qui se passe dans le détail :
1015 : Vladimir meurt. Son fils Sviatopolk s'empare de Kiev. Iaroslav, alors prince de Novgorod, refuse de reconnaître son frère ; une guerre éclate entre les deux.
1019 : Iaroslav bat Sviatopolk à la bataille de l'Alt. Il entre dans Kiev et devient Grand-Prince. C'est la prise de pouvoir d'un héritier légitime dans une guerre dynastique.
Les Riourikides ont donc pris Kiev deux fois dans l'histoire : une fois en 882 (Oleg → fondation de la dynastie) et une fois en 1019 (Iaroslav → victoire dans la guerre civile).
Les deux événements sont importants, mais Bautier parle du second événement, pas du premier.

CHRONOLOGIE COMPLÈTE DE LA DYNASTIE RIOURIKIDE (du IXe au XVIe siècle)
La dynastie riourikide est l'une des plus anciennes d'Europe : de 862 à 1598, soit plus de 700 ans d'histoire !

I. Les origines (IXe siècle)
862 – Fondation légendaire : Riourik
Chef varègue (scandinave) « appelé » par les Slaves pour "rétablir l'ordre"
S'installe à Novgorod
Ses descendants formeront la dynastie riourikide

879 – Oleg (Helgi)
Régent pour le fils de Riourik, Igor
Conquiert Kiev en 882
Tue Askold et Dir
Fonde la Rus' de Kiev
C'est le premier grand acte politique de la dynastie.

II. Les premiers princes de Kiev (IXe–Xe siècle)

912 – Igor Ier
Fils de Riourik
Règne difficile, meurt lors d'une révolte

945 – Olga de Kiev
Régente
Première souveraine chrétienne de la Rus'
Canonisée

964 – Sviatoslav Ier
Grand conquérant
Étend la Rus' jusqu'au Danube
Meurt en 972

980 – Vladimir Ier "le Grand" dit Saint Vladimir
Baptise la Rus' en 988
Fait du christianisme orthodoxe la religion d'État
Père de nombreux fils → guerres de succession

III. L'âge d'or : Iaroslav le Sage (1019–1054)

1019 – Iaroslav Ier "le Sage"
Vainc son frère Sviatopolk
Devient Grand-Prince de Kiev
Organise l'État, codifie les lois
Noue des alliances matrimoniales avec toute l'Europe
Père d'Anne de Kiev, reine de France
La Rus' atteint son apogée politique et culturel.

IV. Les divisions dynastiques (XIe–XIIe siècles)

Après la mort de Iaroslav, la Rus' se morcellera entre ses fils et petits-fils.
1054 – Iziaslav Ier
1073 – Sviatoslav II
1076 – Vsevolod Ier
1093 – Sviatopolk II
1113 – Vladimir II Monomaque ; Grand réformateur ; Restaure l'autorité de Kiev
1125 – Mstislav Ier ; Dernier grand souverain unificateur ; Après lui, la Rus' se fragmente en principautés rivales : Kiev, Novgorod, Souzdal, Tchernigov, Galicie, Polotsk…

V. L'éclatement et l'ère des principautés (XIIe–XIIIe siècles)

1132 – Début de la "période des troubles"
Kiev perd son autorité, les branches riourikides se multiplient, chaque ville a son prince

1169 – Sac de Kiev par André Bogolioubski (Souzdal)
Le centre politique se déplace vers le nord-est (Vladimir-Souzdal)

VI. L'invasion mongole (1237–1240)

1237–1240 – Les Mongols détruisent la Rus'
Kiev est rasée et les princes deviennent vassaux de la Horde d'Or
La dynastie survit, mais sous domination mongole
VII. L'ascension de Moscou (XIVe–XVIe siècles)
La branche riourikide de Moscou devient dominante.
1325 – Ivan Ier "Kalita"
Prince de Moscou
Obtient le titre de Grand-Prince de Vladimir

1380 – Dmitri Donskoï
Victoire contre les Mongols à Koulikovo

1462 – Ivan III "le Grand"
Unifie les principautés russes
Met fin à la domination mongole
Se proclame "souverain de toute la Russie"

1533 – Ivan IV "le Terrible"
Premier à prendre le titre de tsar (1547)
Apogée de la puissance riourikide

VIII. Fin de la dynastie (1598)

1598 – Mort de Fédor Ier, Fils d'Ivan le Terrible
Dernier Riourikide légitime
Extinction de la dynastie
Début du Temps des Troubles

1613 – Avènement des Romanov
Nouvelle dynastie
Mais… ils descendent par les femmes des Riourikides
La lignée masculine s'éteint, mais la lignée généalogique continue !

SYNTHÈSE

Période	*Événement clé*
862	Riourik fonde la dynastie
882	Oleg prend Kiev
988	Baptême de la Rus'
1019–1054	Règne de Iaroslav le Sage
1132	Fragmentation de la Rus'
1240	Invasion mongole
1462–1505	Ivan III unifie la Russie
1547	Ivan IV devient tsar
1598	Fin de la dynastie riourikide

Concernant le soi-disant mariage de Raoul et Anne :
La clé pour réconcilier tout ça est de comprendre ce que fait exactement Robert-Henri Bautier dans son article : il expose la tradition tardive, il la raconte, puis il la démonte méthodiquement. Voici ce que Bautier considère comme HISTORIQUEMENT CERTAIN :

1. Anne de Kiev est très mal documentée dans les sources contemporaines. Les documents du XIe siècle la mentionnent peu. Beaucoup d'histoires sur elle viennent de sources tardives, parfois légendaires. Il faut donc être extrêmement prudent. C'est le point de départ de toute l'analyse de Bautier.
2. Son mariage avec Henri Ier est parfaitement attesté en 1051. Trois enfants possibles, mais deux seulement sont certains : Philippe et Hugues. Elle joue un rôle politique réel, notamment pendant la régence (1060–1061). Anne est une reine active, présente dans les actes royaux.
3. Elle disparaît brusquement des actes royaux vers 1061–1062. Après une année de régence très active, son nom n'apparaît plus. Elle se retire à Senlis. Elle fonde l'abbaye Saint-Vincent. Elle y meurt et y aurait été enterrée, même si d'autres lieux sont cités (pourquoi aurait-elle été déplacée ?). Son retrait de la vie politique active est un fait, mais les raisons sont inconnues.
4. Aucune source contemporaine n'atteste un mariage avec Raoul de Valois. C'est l'un des points les plus importants de Bautier qui précise que « Les récits d'un mariage entre Anne et Raoul n'apparaissent qu'au XIIe siècle et plus tard » et que « Les documents utilisés par Chifflet au XVIIe siècle sont perdus et suspects. » La Vie de saint Simon (source principale) est hagiographique, donc peu fiable. Aucun acte du XIe siècle ne mentionne ce mariage. Aucun chroniqueur contemporain n'en parle. La chronologie des actes rend ce mariage hautement improbable. Pour Bautier, le mariage Anne–Raoul est une tradition tardive erronée, non un fait historique. De plus, les archives de Sens sont parmi les mieux conservées de France. On a des actes du XIe siècle pour des affaires bien plus mineures. Les archives royales conservent les mariages annulés, même quand l'Église voulait les faire oublier. Les archives de la Rus' n'ont aucune mention ; or un remariage d'une princesse de Kiev aurait été noté. Les chroniqueurs étrangers n'en parlent pas. Les historiens modernes ont vérifié (Settipani, Favier, Duby, Bautier, Bouchard, etc.) : aucun document ne manque et aucun mariage n'a existé entre Raoul et Anne de Kiev.
5. Le "scandale" est une construction tardive. Bautier montre que les récits de passion, d'enlèvement, d'excommunication, etc. sont absents des sources du XIe siècle et apparaissent seulement dans des textes tardifs, souvent romancés. Ces récits ont été amplifiés par les historiens du XVIIe et XIXe siècles. Le "scandale" n'est donc pas historique.
6. La lettre du pape Nicolas II ne prouve rien contre Anne. Bautier analyse la lettre qui est rédigée par Pierre Damien, connu pour son ton sévère. Elle contient des admonestations morales, mais sans accusation précise. Le ton inhabituel peut refléter aussi bien une inquiétude générale, un contexte politique ou des rumeurs, mais pas une preuve de conduite immorale. Bautier rejette toute interprétation "morale" de la vie d'Anne.

7. La conclusion de Bautier est claire : Anne n'a pas eu la vie romanesque qu'on lui prête après la mort de Henri Ier. Pour Bautier, Anne n'a pas épousé Raoul. Elle n'a pas été enlevée et n'a pas forcément vécu une passion scandaleuse. Anne a simplement disparu des sources après 1061, pour des raisons inconnues. La légende est belle car très romanesque, mais elle n'est pas historique.

A propos des cadeaux échangés et des personnes présentes

1. Les cadeaux attestés (ceux dont on a encore la trace aujourd'hui) :

    A. L'Évangéliaire de Reims (dit "Évangéliaire d'Anne de Kiev").
    C'est le plus célèbre des objets liés à Anne.
    Ce que l'on sait :
    - Manuscrit du XIe siècle écrit en glagolitique et en cyrillique
    - Très probablement apporté par Anne lors de son mariage
    - Utilisé plus tard pour les serments de sacre des rois de France
    - Conservé aujourd'hui à la bibliothèque de Reims

    C'est le seul manuscrit slave à avoir joué un rôle dans la monarchie française. Il symbolise l'union culturelle entre Kiev et la France.

    B. La croix-reliquaire offerte par Iaroslav. Bautier mentionne un joyau précieux offert par Iaroslav à l'ambassade française. Ce que l'on sait :
    - Il s'agit probablement d'une croix-reliquaire byzantine
    - Sertie de pierres précieuses
    - Contenant peut-être un fragment de relique
    - Conservée longtemps dans un trésor ecclésiastique français
    - Mentionnée dans des inventaires médiévaux

    Ce cadeau montre que Iaroslav traitait le roi de France comme un égal, voire comme un partenaire diplomatique majeur.

    C. Les bijoux de Anne (attestés dans les inventaires). Plusieurs objets sont mentionnés dans les inventaires médiévaux :
    - bracelets d'argent
    - colliers de perles
    - croix d'or
    - fibules (broches)
    - pendentifs byzantins

2. Les cadeaux mentionnés dans les sources médiévales :

    A. Les "richesses de Kiev" ; les chroniqueurs français parlent de :
    - "richesses orientales"
    - "pierres de prix"
    - "orfèvrerie de Kiev"
    - "dons splendides venus de Russie"

    Ils ne donnent pas de détails, mais cela confirme que l'ambassade française est revenue chargée de présents.

    B. Les objets liturgiques. Selon Bautier, Iaroslav aurait offert :
    - une icône

- un reliquaire
- des objets liturgiques byzantins
- des étoffes précieuses (soies, brocarts)

Ces cadeaux étaient typiques des échanges diplomatiques entre souverains chrétiens.

C. Les coffrets sculptés. Les sources slaves mentionnent :
- des coffrets en bouleau
- décorés de motifs scandinaves ou byzantins
- contenant des objets précieux

3. Les cadeaux probables selon les usages diplomatiques du XIe siècle : même si non attestés directement, les historiens estiment très probable que l'ambassade française aurait reçu :

A. Des fourrures de luxe, car la Rus' était le plus grand exportateur de fourrures d'Europe : zibeline, renard blanc, martre, castor.

B. Des armes de prestige (les échanges diplomatiques incluaient souvent des armes symboliques)
- épées varègues
- poignards damasquinés
- boucliers décoratifs

C. Des tissus précieux car Kiev était un carrefour du commerce byzantin.
- soies byzantines
- brocarts
- étoffes brodées d'or

D. Des monnaies d'argent. La Rus' frappait des monnaies inspirées des dirhams arabes. Il est probable que l'ambassade en ait reçu.

4. Les personnages :

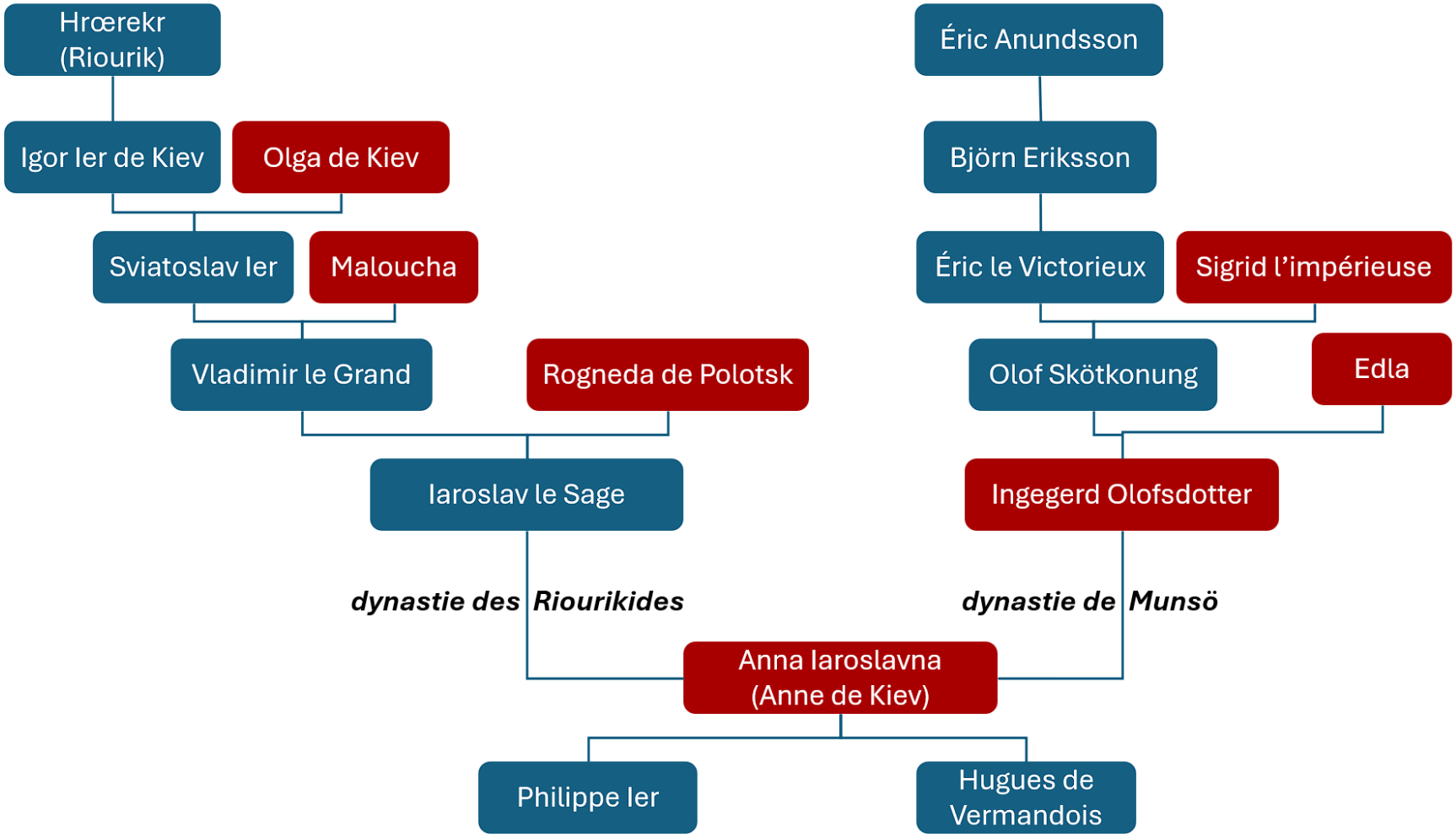
A. Gautier (ou Gauthier), évêque de Meaux : souvent cité comme chef de l'ambassade française.

B. Gervais de Reims, Archevêque qui couronna Philippe ; il a influencé la régence et aurait pu être intégré dans mon conte comme faisant partie des intrigues de la cour.

C. Baudouin V de Flandre

D. Les boyards de Kiev, avec parmi eux : Vyacheslav, Dobrynia, Ostromir.
Ce sont des boyards attestés à l'époque de Iaroslav.

ARBRE GENEALOGIQUE DE ANNA IAROSLAVNA (ANNE DE KIEV)



Extraits de l'Histoire des rois de Norvège par Snorri Sturluson
(à propos de la branche maternelle de Anne de Kiev : Sigrid l'impérieuse, Erik le victorieux, Biorn fils d'Eric) :

un personnage éminent et fut à l'origine d'une glorieuse descendance.

QUARANTE-TROISIÈME CHAPITRE

MORT DE HARALD LE GRENLANDAIS

Harald le Grenlandais régnait sur le Vestfold, comme cela a été écrit plus haut [1]. Il épousa Asta, la fille de Gudbrand Kula [2]. Un été, au cours d'une expédition guerrière qu'il entreprenait à l'est afin d'acquérir des richesses, il fit relâche en Suède, où régnait alors Olaf le Suédois. Ce dernier était le fils du roi Éric le Victorieux et de Sigrid, la fille de Skoglar-Tosti [3]. Sigrid, qui était veuve à présent, possédait de nombreux et vastes domaines en Suède. À la nouvelle que son frère de lait, Harald le Grenlandais, mouillait non loin de là, elle lui dépêcha des hommes et l'invita à venir participer à un banquet. Ne voulant pas remettre à plus tard cette visite, il partit sur le champ avec une forte troupe. Il fut accueilli avec chaleur et traité avec libéralité. Le roi et la reine, qui avaient pris place sur le siège d'honneur, burent ensemble pendant la soirée, tandis que tous les hommes de Harald étaient servis à profusion.

Lorsque le roi partit se coucher à la fin de la soirée, il trouva, derrière des rideaux de pelisses, un lit fait de draps précieux. Il n'y avait que peu de personnes dans cette chambre. Quand après s'être déshabillé le roi se fut couché, la reine survint : elle le servit elle-même en l'incitant grandement à boire et en faisant montre d'une extrême tendresse. Le roi fut entièrement pris de boisson, de même que la reine. Là-dessus, il s'endormit, et elle partit également se coucher. Sigrid, qui était une femme d'une intelligence supérieure, avait le don de prévoir l'avenir.

Le lendemain matin, un banquet splendide fut offert, mais il arriva ce qui survient le plus souvent quand des convives se sont adonnés sans retenue à la boisson : le jour suivant, la plupart d'entre eux se gardent de boire outre mesure. La reine était cependant d'excellente humeur et ils conversèrent l'un et l'autre. Elle lui dit alors qu'elle n'estimait pas que les terres et le

royaume qu'elle possédait en Suède étaient de moindre importance que son royaume et ses terres en Norvège. Ces propos assombrirent le roi, il devint taciturne, se prépara à partir et offrit un visage des plus triste, mais la reine était toute joyeuse ; elle l'accompagna sur le chemin du départ et lui remit de beaux cadeaux.

À l'automne, Harald regagna la Norvège ; il y séjourna pendant l'hiver, sans se départir de sa morosité. L'été suivant, il entreprit une expédition à l'est avec sa flotte et mit le cap sur la Suède. Il envoya un message à la reine Sigrid dans lequel il lui faisait part de son souhait de la revoir. Elle partit alors à cheval vers le rivage afin de le rencontrer, et ils entrèrent en conversation. Il en vint bientôt à lui demander si elle voulait l'épouser. Elle lui répondit que c'étaient là de vaines paroles et qu'il était déjà si bien marié qu'il devait en être pleinement satisfait. Harald déclara que Asta était une excellente femme qui possédait de grandes qualités — « mais son lignage n'est pas aussi noble que le mien ». Sigrid répondit : « Il se peut que tu sois de plus haute naissance qu'elle, mais je suis encline à penser qu'elle porte à présent votre félicité. » Peu nombreuses furent les paroles qu'ils échangèrent avant que la reine ne reparte, laissant le roi Harald en proie à la plus vive affliction. Il se prépara alors à gagner le rivage et à partir à cheval pour aller rejoindre la reine Sigrid. Nombre de ses hommes voulurent l'en dissuader, mais il partit néanmoins, accompagné d'une troupe importante, et arriva au manoir que possédait la reine. Le même soir, un autre roi arriva : il s'appelait Vsevolod [4] et venait de Russie ; il entreprit de demander la main de la reine.

Les deux rois et tous leurs hommes furent conviés à prendre leurs quartiers dans un bâtiment qui était de grande taille mais déjà ancien [5] ; l'ensemble du mobilier était à l'avenant, mais la boisson ne fit pas défaut ce soir-là : elle était si forte que tous furent ivres morts et que les gardes s'endormirent, aussi bien ceux qui étaient postés à l'extérieur du bâtiment que ceux qui se tenaient à l'intérieur. Au cours de la nuit, la reine Sigrid donna l'ordre de les attaquer en utilisant à la fois le feu et les armes. Le bâtiment fut livré aux flammes avec tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur, les hommes qui parvenaient à

sortir étant aussitôt abattus. Sigrid déclara alors que, de la sorte, elle ferait perdre aux roitelets le goût de venir de l'étranger pour la demander en mariage. Elle fut appelée ensuite Sigrid l'Impérieuse [6]. C'était au cours de l'hiver précédent qu'avait eu lieu à Hjørungavåg la bataille contre les vikings de Jomsborg [7].

VINGT-HUITIÈME CHAPITRE

MORT DU ROI ÉRIC FILS EMUND ET DU DUC GUTHORM

Le duc Guthorm, qui résidait le plus souvent à Tønsberg, avait autorité sur tout le Vik en l'absence du roi, et il avait aussi la charge de défendre les frontières de cette province qui était grandement exposée aux incursions des vikings. La Gothie fut également le théâtre d'hostilités aussi longtemps que vécut le roi Éric Fils Emund. Il mourut alors que le roi Harald à la Belle Chevelure régnait depuis dix ans sur la Norvège [1].

Biorn succéda à son père Éric sur le trône de Suède et régna cinquante ans durant. Il était le père d'Éric le Victorieux [2] et d'Olaf, père de Styrbiorn. Le duc Guthorm mourut de maladie à Tønsberg. Le roi Harald plaça alors toute cette province sous l'autorité de son fils Guthorm et décida qu'il en serait le chef.

Il y avait en Suède un homme qui était appelé Tosti et qui était l'un des personnages les plus puissants et les plus éminents de ce pays, parmi ceux qui ne portaient pas de titre. Combattant d'une grande valeur, il entreprit longtemps des expéditions guerrières ; il était surnommé Skoglar-Tosti [3]. Harald le Grenlandais alla le trouver et participa avec lui à des raids vikings pendant l'été ; il fut tenu en haute estime par tout un chacun. Harald passa l'hiver suivant auprès de Tosti ; celui-ci avait une fille du nom de Sigrid qui était jeune, belle et d'une grande fierté [4]. Plus tard elle fut mariée au roi de Suède Éric le Victorieux. Leur fils fut Olaf le Suédois qui devint par la suite roi de Suède. Éric mourut de maladie à Upsal dix ans après la mort de Styrbiorn [5].



Statue en bronze sur un socle en granit de Iaroslav Vladimirovitch, dit Iaroslav Ier, plus connu sous le nom de Iaroslav le Sage (978-1054), grand-prince de la Rus' de Kiev de la dynastie des Riourikides. Elle est érigée au-dessus d'un remblai de terre créé artificiellement pour ressembler à un kourgane (sépulture recouverte d'un tumulus apparaissant à l'âge du bronze ancien en Russie, dans les steppes au nord du Caucase).
Sur la droite du monument se trouve un rocher sur lequel le nom du prince est gravé en ancien russe. Le tout est situé au pied de la Porte dorée de Kiev, construite sous le règne de Iaroslav le Sage et dont il est fait mention dans les sources écrites dès 1037, qui donnait accès à la forteresse historique de la vieille ville. Représenté assis, le prince regarde en direction de la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, dont il tient entre ses mains la maquette.
Sculpture : Vitaly Sivko , Nikolai Bilyk , Alexei Redko et Vladimir Chepelik, d'après un croquis d'Ivan Kavaléridzé (1997).
Lieu : place de la Porte dorée, à Kiev (Ukraine)



Pièce en argent du prince de Kiev Volodymyr le Grand (980 - 1015) représentant le trident

Le trident est l'emblème de l'Ukraine mais il est surtout un ancien monogramme princier des Riourikides, utilisé dès le Xe siècle par les souverains de la Rus' de Kiev, notamment Vladimir le Grand. Ses origines sont encore débattues, mais il est généralement interprété comme une tamga (signe dynastique) représentant un faucon gerfaut plongeant sur sa proie, symbole de pouvoir et de souveraineté. Le trident apparaît sur les sceaux, sur les monnaies, sur les édifices des princes de la Rus' de Kiev dès le Xe siècle. Il s'agit d'un monogramme princier, propre à la dynastie de Vladimir Ier (Vladimir le Grand). Au Moyen Âge, le trident apparaît sur les monnaies de Vladimir Ier, est utilisé comme insigne militaire, marque l'autorité des princes de Kiev. Chaque prince utilisait une variante personnelle du trident, un peu comme un blason familial.



les quatre lettres cyrilliques du mot « liberté » (воля - prononcé volia)